

se soucier de l'avenir¹. Un prince du Karagoué, Roumanika, dont Speké vante l'intelligence relative et qui d'ailleurs appartenait à la race éthiopienne, désirait qu'en revenant dans ses Etats les voyageurs lui apportassent une certaine étoffe brodée d'or et d'argent, des jouets d'enfant, des boîtes à surprise, des soldats de plomb, des poupées, des marionnettes².

Souvent aussi l'imprévoyance des nègres est extrême. Ainsi, chaque année, les Sérères vont dans les comptoirs européens vendre leurs arachides, dont ils dépensent aussitôt tout le prix en colifichets ; puis, quelques mois plus tard, il leur faut revenir penauds et acheter à un prix exorbitant les graines nécessaires à leurs semailles de l'année ; mais la leçon ne leur profite jamais, et toujours ils recommencent³. De même les tribus de la côte sénégalienne, dont l'aliment principal est la banane, en sont réduites le plus souvent à vivre de fruits ou de racines sauvages, quoique leur sol soit très fertile et que le bananier y vienne presque sans culture⁴ ; mais encore en faut-il un peu, et surtout, pour créer des plantations, il faudrait pouvoir s'abstraire du moment présent, évoquer le tableau de possibilités fâcheuses, entreprendre des travaux fatigants et à longue échéance ; en résumé, faire œuvre d'homme, d'un homme mentalement mûri, capable de se souvenir et de prévoir : or c'est là une opération psychique, dont la plupart des noirs sont incapables, au moins dans leur pays et à l'état de nature ; car je suis fort éloigné de croire incurable la débilité mentale des races actuellement inférieures. Les races aujourd'hui supérieures sont loin de l'être par tous les côtés de leur nature et de leur civilisation. Enfin l'histoire scientifique du genre humain proclame, que toutes les races ont débuté par la plus bestiale sauvagerie et

1. Hovelacque, *les Nègres*, p. 421, et *passim*.

2. Speke, *Sources du Nil*, p. 199.

3. Bérenger-Féraud, *Peuplades de la Sénégambie*, p. 432.

4. Du Chaillu, *Voy. Afrique équatoriale*, pp. 116 à 157.

que le progrès mental résulte d'une très longue éducation, dont vraisemblablement tous les types de l'humanité sont plus ou moins susceptibles; — et maintenant, sous le bénéfice de ces réserves, je puis continuer mon exposé général de la mentalité actuelle des noirs d'Afrique en faisant porter l'investigation particulièrement sur la vie intellectuelle.

De ce côté encore, les résultats de l'enquête seront peu favorables. Presque partout l'esprit des noirs est resté enfantin. Ainsi les Cafres, nègres supérieurs pourtant, sont, au dire d'un de leurs amis, inaccessibles au raisonnement, incapables de réflexion¹. « L'esprit humain, constate aussi Livingstone, en parlant des Cafres, est resté ici dans un état de stagnation complète à l'égard des opérations de la nature... Aucune question n'a jamais occupé l'intelligence de ces peuplades, excepté celles qui ont un rapport intime avec les besoins de leur estomac². » En effet, les Cafres pensaient que le missionnaire Moffat et son compagnon Hamilton empêchaient la pluie de tomber, rien qu'en regardant les nuages³. Les navires leur semblaient être des maisons vivantes, qui broutaient sur la mer pour se sustenter⁴. On ne saurait trop souvent citer Burchell parlant du Cafre, son maître de langue : « Leur vie, dit-il, renferme si peu d'incidents, leurs occupations et leurs pensées sont restreintes à si peu d'objets que leurs idées doivent nécessairement être bornées et peu nombreuses. J'ai été obligé quelquefois de renvoyer Mochaulka, mon maître de langue, lorsque à peine il m'avait indiqué une douzaine de mots : évidemment cet exercice de la faculté de penser épuisait bientôt ses pouvoirs intellectuels et le rendait incapable d'accorder plus longtemps son attention au sujet. Il cessait d'écouter, sa physionomie devenait

1. Moffat, *loc. cit.*, p. 195.

2. Livingstone, *Explorations*, p. 140.

3. Moffat, *loc. cit.*, p. 195.

4. *Ibid.*, p. 239.

atone, et il semblait réduit à l'état d'un enfant, dont la raison sommeille encore. Il se plaignait alors de sa tête, qui lui faisait mal, et, comme il eût été inutile de persister, je le tenais quitte de sa leçon pour ce jour-là¹. »

Dans un autre ouvrage, en traitant de l'éducation, j'ai résumé l'opinion des missionnaires, qui ont fondé des écoles en pays nègre. Comme les voyageurs, ils pensent que l'enfant nègre est doué d'une vive intelligence, plus précoce même que celle du petit blanc, mais que cette intelligence ne mûrit pas. De bons explorateurs laïques parlent dans le même sens². D'autre part, l'abstraction, au sens philosophique du mot, serait inaccessible à l'esprit du nègre sauvage. Il lui faut des faits concrets; mais il est impuissant à généraliser, à systématiser³. Un autre observateur nous dit, que jamais il n'a vu un de nos livres entre les mains d'un nègre adulte, au sortir de nos écoles du Sénégal⁴. Il y a pourtant des exceptions, qui contredisent l'unanimité de ces témoignages. Ainsi, en général et tant qu'ils n'ont pas appris à lire, la lecture semble aux nègres quelque chose de surnaturel⁵; mais néanmoins un nègre, qui d'ailleurs savait lire à l'européenne, a réussi à créer un alphabet pour sa langue natale; fait bien curieux, cet alphabet ressemblait beaucoup aux premiers alphabets imaginés par les races blanches: il était en partie syllabique et en partie phonétique. L'auteur avait donc dû faire au préalable une étude analytique de son idiome⁶, c'est-à-dire faire acte d'initiative et d'originalité intellectuelle.

De tels exemples sont encourageants; mais ils sont rares dans l'Afrique noire. En général, la répétition routinière et journalière des mêmes pratiques a créé, chez

1. Voyages de Burchell.

2. Baker, *Albert-Nyanza*, p. 200.

3. A. Hovelacque, *les Nègres*, p. 454.

4. Corre, *Revue d'Anthropologie*, p. 97 (1852).

5. Livingstone, *loc. cit.*, p. 214.

6. Peschel, *Races of man*, p. 479.

les nègres sauvages, des habitudes machinales, qui ont acquis une puissance analogue à celle des instincts animaux. Les idées de progrès, même de simple changement, sont antipathiques aux Africains. Ainsi tous les voyageurs en Afrique ont trouvé chez les diverses tribus des types d'habitation, en apparence invariables, autant que le sont les nids des oiseaux (Burton, *Ethnol. Trans.*, 1867)¹. Dans la relation de son premier voyage en Afrique, Livingstone rapporte aussi qu'il ne pouvait obtenir des Cafres la construction d'une case de forme quadrangulaire et, en effet, dans toute l'Afrique noire, les cases sont circulaires et en forme de ruche d'abeilles. Dans l'Afrique orientale, les exceptions à cette règle, par exemple, celle des Mombouttous, doivent être ou une tradition de l'ancienne Ethiopie ou une importation arabe. Le même voyageur raconte ce qui arriva, quand il donna aux noirs des cuillers de fer, ustensiles qui leur étaient complètement inconnus. Docilement ils prenaient un peu de lait avec la cuiller, comme les blancs; puis ils versaient ce contenu dans le creux de leur main et buvaient ensuite, comme ils en avaient l'habitude. Je cite, en passant et à titre d'exemples, ces faits curieux; ils sont précieux en ce qu'ils nous expliquent l'origine première de l'esprit de réaction, de rétivité au progrès, dont toutes les sociétés, même les plus civilisées en apparence, ont dû et continuent à devoir tenir compte.

Une autre particularité mentale s'observe chez les nègres, et elle leur est commune avec tous les primitifs. Certains peuples de race supérieure s'attribuent une origine spécialement distinguée, divine même. Les nègres, — et cela fait honneur à leur bon sens — n'ont pas de ces illusions mégalomaniques; mais ils vont trop loin dans le sens opposé. Ce qui les a frappés, au contraire, c'est l'étroite parenté de l'homme et de l'animal; aussi ont-ils des animaux pour *totems* et, dans l'Afrique orien-

1. H. Spencer, *Sociologie*, t. 1, p. 132.

tale, certaines tribus, probablement cafres, appellent les singes « le pauvre peuple » et pensent que ce sont des hommes qui ont eu des malheurs ; à les en croire même, une tribu zoulou aurait été, un jour, changée tout entière en babouins¹. D'autre part, quand il arrivait aux Cafres de tuer un éléphant, ils lui en faisaient ensuite des excuses, lui expliquaient que sa mort résultait d'un simple accident et, finalement, pour plus de sûreté, lui coupaient la trompe, en chantant en chœur : « L'éléphant est un grand chef ; sa trompe est sa main.² » Scènes analogues dans l'Afrique occidentale, quand on avait eu la chance d'abattre un léopard. C'était alors un feu roulant de compliments et de railleries : on vantait la beauté de l'animal et en même temps on se moquait de son impuissance actuelle : « Maintenant, lui disait-on, tu ne tueras plus personne ! Tu ne bondiras plus sur ta proie ! Tu ne mangeras plus les chasseurs ! etc.³. » Tout cela s'accorde encore très bien avec les divers traits enfantins, dont nous avons constaté l'existence chez le nègre, aussi bien dans le caractère que dans l'intelligence. Il me reste à terminer cet exposé de psychologie concrète par un rapide examen des œuvres ou acquisitions spécialement sensibles et intellectuelles chez les nègres.

IV. — LA VIE SENSITIVE OU ESTHÉTIQUE

Dans l'Afrique tropicale, en allant de l'ouest à l'est, on peut constater une évolution progressive assez bien marquée des aptitudes musicales, depuis les grossières tribus du littoral de la Sénégambie jusqu'aux petites

1. E. B. Tylor, *Civil prim.*, p. 433.

2. Cowper Rose, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXIX, p. 293.

3. Du Chaillu, *Afrique équatoriale*, p. 74.

monarchies noires, où les influences et les mélanges des races éthiopienne et arabe se sont fait sentir.

Chez le nègre inférieur, surtout chez le nègre occidental, l'amour du chant et de la danse a le caractère d'une passion, qui ne s'assouvit jamais et qui s'allie souvent à des idées érotiques ou cyniques. « Il est curieux de voir, dit un voyageur, quelle exaltation produit, en Afrique, le son du tam-tam... Dès qu'ils l'entendent, ils perdent tout empire sur eux-mêmes. Plus cette horrible timbale retentit sous des coups énergiques, plus les hommes mettent d'ardeur dans leurs sauvages gambades et les femmes d'indécence dans leurs contorsions¹. » Or ces fêtes chorégraphiques sont de chaque soir, dans toute l'Afrique moyenne, et elles semblent faire oublier instantanément toutes les misères publiques et privées². Le tam-tam, le tambour nègre, varie, à travers l'Afrique, dans sa forme, dans sa construction ; mais il est toujours l'instrument préféré. On y joint cependant, à mesure que les populations sont plus orientales, des flûtes et même divers instruments à cordes, des guitares, des harpes, des violons, de facture plus ou moins primitive, et dont l'idée première a pu provenir des antiques civilisations de l'Éthiopie ou même de l'Égypte. Je ne saurais, sans trop sortir de mon sujet, décrire ici tous ces engins musicaux, et je me borne à en signaler l'existence. Je noterai seulement que la musique d'ensemble n'est pas même soupçonnée et que, si l'on réunit quelquefois en orchestre ces divers instruments, chacun n'en continue pas moins à vibrer pour son compte, les musiciens se préoccupant seulement de faire autant de bruit que possible³. Il faut noter, comme une exception unique, l'extraordinaire émotion, que produisit un jour sur un chef, à Kouka, une boîte à musique jouant le *ranz des vaches* : « Il se couvrait la figure de ses mains et écoutait en

1. Du Chaillu, *loc. cit.*, p. 226.

2. R. et J. Lander, *loc. cit.*, p. 301.

3. Laing, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXVIII, p. 83.

silence ; puis, comme un des assistants avait rompu le charme par une bruyante exclamation, il lui asséna un coup qui fit trembler tous les autres¹. » Même amour de la danse, du chant et du tam-tam, chez les tribus de race inférieure, dans l'Afrique orientale. A ce sujet, on a remarqué que ces noirs ont à un haut degré le sentiment chorégraphique de la mesure, à tel point même que des centaines de danseurs frappent la terre d'un seul coup de talon avec un ensemble parfait². Mais, dans ces plaisirs bruyants, l'intelligence a très peu de part. Les paroles, toujours improvisées, se bornent à quelques mots, qui n'ont ni rime, ni raison, et que l'on répète à satiété pour leur bruit³.

Parmi les noirs de l'Afrique orientale, qui plus ou moins se rattachent à la race éthiopienne, tout en étant fort sauvages encore, les mieux doués pour la musique paraissent être les Bongos ; pourtant leur chant est resté très primitif ; même il est mal dégagé du cri ou plutôt et, à vrai dire, ce n'est qu'un débit précipité de mots entrecoupés, de sons imitant l'aboiement du chien, le meuglement de la vache⁴, etc. ; en résumé, ce chant est demeuré ce qu'a dû être le chant originel, c'est-à-dire un mode d'expression imitatif, servant simplement à extériorer des impressions ou images mentales. Mais, pour la musique instrumentale, les Bongos se relèvent beaucoup ; car, seuls peut-être dans l'Afrique noire, ils ont une petite guitare correctement construite au point de vue acoustique, et tous sont plus ou moins musiciens⁵. Dans la même région, les Niam-Niam, beaucoup moins bien doués, ont néanmoins le même goût déterminé pour la musique. En s'accompagnant d'une grossière mando-

1. Denham et Clapperton, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXVII, p. 130.

2. Burton, *Voyage aux Grands Lacs*, pp. 312-313.

3. *Ibid.*, p. 641.

4. Schweinfurth, *the Heart of Africa*, I, p. 289.

5. *Ibid.*, I, p. 287.

line, ils chantent du nez des récitatifs monotones, mais qui les plongent dans une sorte d'extase. Déjà j'ai mentionné l'extrême voracité de la plupart des nègres. Sous ce rapport, les Niam-Niam, quoique mélomanes, sont remarquables, même parmi leurs congénères ; ils devorent, comme des animaux, et pourtant ils sont capables de faire de la musique à leur manière, pendant des jours et des nuits, en oubliant alors de boire et de manger ; tant ils trouvent à cette occupation de captivant plaisir ¹. Le fait est à retenir ; il a son importance pour la psychologie des primitifs et surtout pour le rôle, que la musique a pu jouer à l'origine dans la lente civilisation des races humaines, mal dégagées encore de l'animalité.

Nous avons vu les types les plus inférieurs du genre humain se servir largement du dessin et même de la couleur, comme moyen d'expression. Les noirs de l'Afrique moyenne semblent avoir dépassé cette phase ; ils n'aiment plus que la parure, les couleurs voyantes, les coiffures compliquées. Les frères Lander ont vu un couple d'époux royaux se disputer, comme des enfants, à qui posséderait des boutons en métal plaqué et bien brillant, qu'on leur avait donnés ². Non seulement ces noirs dessinent peu ; mais ils semblent même, comme nos très jeunes enfants, incapables de comprendre nos dessins de paysage. Il leur faut, toujours comme aux enfants, des figures d'animaux ou d'hommes ³. Il est vrai que ces dernières excitent souvent leur admiration, et parfois même leur donnent l'illusion de la réalité. Ainsi, dans l'Afrique orientale, les femmes prenaient pour des êtres vivants des photographies d'Européennes et croyaient qu'elles avaient besoin de dormir et de manger ⁴.

1. Schweinfurth, *loc. cit.*, t II, p. 29.

2. R. et J. Lander, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXX, p. 468.

3. Denham et Clapperton, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXVII, p. 77.

4. Thompson, *Au Pays des Massai*, p. 299.

La sculpture est, plus que la peinture, dans le goût des noirs africains. Ainsi les indigènes de l'Yourriba ornent de sculptures leurs portes, les piliers de leurs vérandahs, etc. Ces grossiers bas-reliefs représentent des scènes de chasse ou de guerre, par exemple, un boa étreignant un mouton, des hommes capturant des ennemis ou conduisant des esclaves. On trouve aussi, chez les mêmes populations, d'informes statues en bois¹. C'est là un goût général; puisque, dans l'Afrique orientale, on rencontre les mêmes sculptures décoratives, soit comme simples ornements, soit comme souvenirs². La plupart de ces noirs sont d'ailleurs convaincus que, pour la beauté des traits et des formes, leur race l'emporte de beaucoup sur les races blanches. Mungo-Park raconte que les négresses de la Sénégambie expliquaient la blancheur de sa peau, en disant que, dans son enfance, on avait dû le mettre à tremper dans du lait. Quant à la forme, si ridicule, de son nez, on avait dû, selon elles, l'obtenir en le pinçant, chaque jour, jusqu'à le rendre difforme³, comme il était.

Mais cette admiration bornée de soi-même, de sa race, de son pays, est une faiblesse, que la plupart des civilisés n'ont guère le droit de reprocher aux peuples encore sauvages : rien n'est plus universel que l'infatuation.

V. — LA VIE INTELLECTUELLE

Dans nos pays civilisés, quand on parle d'œuvres intellectuelles, on entend surtout les créations artistiques, littéraires, scientifiques et philosophiques. Chez les sauvages, on doit donner au mot « intellectuel » une portée plus modeste en même temps que plus large et l'appliquer à tout ce qui a pu résulter d'un effort quelconque

1. Clapperton, *Second voyage*, p. 94.

2. Schweinfurth, *loc. cit.*, t. I, p. 284.

3. Mungo-Park, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXV, p. 76.

de l'intelligence et de la raison. Il y faut donc comprendre tout ce qui dénote quelque esprit d'invention et, par conséquent, les pratiques industrielles, sans en excepter l'agriculture, c'est-à-dire l'industrie, qui, par excellence, suppose de la prévoyance à long terme, de l'observation et de l'ingéniosité.

Les tribus africaines n'ont pas toujours de bétail ; c'est même le cas pour la plupart des populations cannibales (Fans, Mombouttous, etc.) ; mais toutes, sauf les Hottentots, sont plus ou moins agricoles. Pourtant la charrue, même très simple, l'araire antique, n'est en usage que chez certaines tribus limitrophes du Sahara méridional et qui sont plutôt berbères que nègres. — Les vrais noirs, même les noirs de race supérieure, ignorent encore la charrue et labourent à la houe, une houe spéciale, en forme de croissant dont le bord convexe est tranchant¹. D'autres indigènes, par exemple, ceux du Darfour, pourtant de race nubienne, en sont restés au mode agricole le plus primitif ; ils déposent simplement des grains de millet dans des trous creusés à quelques pieds de distance l'un de l'autre². Certains Ethiopiens de l'Afrique orientale, les Oua-teita du pays des Massai, par exemple, ont, au contraire, une agriculture relativement savante. Jusque sur le flanc des montagnes, partout où peut tenir un peu de terre, ils ont créé des petits champs où ils cultivent des bananes, des patates douces, du manioc, de la canne à sucre. Comme on le faisait dans les civilisations de l'antiquité, d'où leur vient sans doute leur science agricole, ils utilisent le moindre filet d'eau par un ingénieux système de rigoles artificielles, qui passent d'une roche à une autre au moyen de légers aqueducs en stipes de bananier³. Toute cette industrie agricole peut provenir de l'Ethiopie des anciens, qui, elle, avait reçu des leçons de l'Egypte.

1. Raffenel, *loc. cit.*, t. I, p. 413.

2. Browne, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXXV, p. 401.

3. Thompson, *Au pays des Massai*, p. 52.

L'industrie proprement dite est très inégalement développée en Afrique ; mais un grand fait y domine, c'est que tout le continent noir est arrivé, depuis un temps immémorial, à l'âge du fer et même paraît avoir toujours ignoré l'âge du bronze. Partout on travaille le fer, et, seuls, les procédés métallurgiques varient, se perfectionnant de plus en plus à mesure que l'on se rapproche du nord-est, c'est-à-dire des régions où a fleuri l'ancienne civilisation éthiopienne. Dans nombre de contrées africaines, le forgeron jouit d'une estime toute particulière et parfois même constitue une caste aristocratique. Je n'entreprendrai point de décrire l'industrie africaine dans ses diverses branches ; je rappellerai seulement qu'il est, en Afrique, une zone particulièrement industrielle, celle qui avoisine le Sahara et où les Berbères et les Arabes ont de tout temps largement pénétré. Là on trouve des pratiques et des mœurs, qui se rapprochent assez de notre petite industrie médiévale et que j'ai décrites ailleurs. Je me borne donc à les rappeler. Si cette zone est privilégiée au point de vue industriel, c'est sans doute parce qu'elle est largement métissée ; car, non loin d'elle, les Nubas du Sennaar se servent encore pour se procurer du feu d'un procédé extrêmement primitif¹, dont usent aussi les Australiens. Enfin, dans l'Afrique du Sud, les Cafres Béchuanas, noirs de race supérieure, étaient si peu industriels qu'ils ne comprenaient pas que les blancs se donnassent tant de peine pour se procurer une foule d'objets, à leurs yeux complètement inutiles. « Pourquoi, disaient-ils, perdre du suif en chandelles au lieu de le manger ou de s'en frotter le corps pour être luisant et beau ? — Pourquoi prendre tant de mal pour fabriquer des coffres, des chaises, des tables, etc., tous objets, dont il est si facile de se passer² ? »

1. Bruce, *Histoire universelle des voyages*, vol. XXIII, p. 479.

2. Moffat, *Vingt-trois ans*, etc., p. 319.

L'aptitude et l'habileté industrielles sont donc très inégalement développées dans le vaste continent noir, et ce n'est pas toujours par suite d'une inégalité mentale. Les Cafres Béchuanas, par exemple, ne le cèdent sûrement pas en intelligence aux Mandingues; mais leur destinée a été autre; ils ont vécu dans un état de ségrégation relative; aucune race plus vieille en civilisation n'est venue les tenter et les troubler; en somme, ils n'ont pas eu de motifs déterminants pour changer.

Le langage et la numération

Les langues et la numération d'une race peuvent, mieux encore que son industrie, donner la mesure de sa puissance intellectuelle. N'ayant pas à parler des langues africaines en linguiste, je rappellerai seulement qu'elles se rattachent à la très grande famille des langues agglutinantes, et je me contenterai d'y noter quelques particularités propres à nous renseigner sur les facultés intellectuelles des noirs. Tout d'abord le nègre n'aime pas à accumuler les consonnes et la plupart des mots et syllabes de ses langues se terminent par des voyelles¹: or c'est là encore un caractère enfantin. Dans la langue du Hottentot, type humain plus primitif que les nègres proprement dits, un caractère très inférieur s'est conservé; les mots sont accompagnés de claquements variés, appelés *clicks*, bruits singuliers qui ont quelque chose de bestial et sont tout à fait de la famille du cri². Dans la même langue des Hottentots, beaucoup de mots sont en outre ce que les linguistes appellent *homophones*, quoique ayant des sens différents, et on ne les distingue les uns des autres qu'en les chantant sur des intonations variées³.

1. A. Lefèvre, *les Races et les Langues*, p. 115.

2. *Ibid.*, p. 117.

3. *Ib*

Les Hottentots occupent le dernier rang dans la hiérarchie noire. Au contraire les Bantous, les Cafres, sont de race relativement supérieure; or leur langue a conservé des traces très nombreuses des phases évolutives par lesquelles elle a passé, et l'on y peut noter la filiation d'un grand nombre de mots, qu'il est encore aisé de ramener à leurs racines très concrètes. Ainsi, dans les dialectes bantous, le mot « battre » se prend aussi dans le sens de « punir », de « juger ». De même « fourmi ailée » veut dire « adresse, rapidité ». Le mot « chien » peut signifier « inférieur », etc, etc. ¹, c'est-à-dire, que, graduellement, de dénominations désignant des objets, des êtres du milieu extérieur, on a su, par comparaison, par analogie, tirer des vocables ayant une portée générale, symbolique. Or de pareilles modifications des mots et de leur sens accusent une évolution mentale, et corrélative de la race. On les rencontre d'ailleurs, quoique moins visibles, dans les idiomes flexionnels des races blanches.

Beaucoup d'expressions bantoues sont aussi métaphoriques, et ce besoin d'images s'accuse également dans la manière de parler, dans les phrases. En général, le négre de toute race n'aime ou n'estime que le langage figuré ². D'autre part, le négre est partout d'une infatigable loquacité. Pour lui, la moindre affaire ne saurait se terminer qu'après plusieurs heures de *palabre*. Il a besoin de parler, fût-ce pour ne rien dire, et, dans les caravanes, les porteurs charment les ennuis de la marche et allègent leur fatigue en prononçant des mots sans suite pendant quatre ou cinq heures ³. Mais ces deux traits, l'amour, le besoin plutôt, de métaphores, de comparaisons imagées propres à donner du corps à une pensée qui vacille, et, plus encore, cette impossibilité de se taire, sont des caractères que tout le monde a pu

1. A. Lefèvre, *loc. cit.*, pp. 119-120.

2. Speke, *Sources du Nil*, p. 270.

3. Burton, *Voy. aux Grands Lacs*, p. 641.

constater chez nos enfants. Enfin l'examen de la numération rudimentaire, en usage chez les noirs habitants de l'Afrique, va nous suggérer une remarque du même genre.

Cependant, pour ce qui concerne la science des nombres, les nègres d'Afrique sont infiniment plus développés que les Australiens, d'abord parce qu'ils sont plus intelligents et aussi parce qu'ils sont, en général et de longue date, fort adonnés au commerce, à ce point que les petits nègres s'amuse à compter des *cauris* et que, chez les Yorubas d'Abeokuta, on injurie un homme en lui disant : « Vous ne savez seulement pas combien font 9×9^4 . » Mais la numération n'a pas eu, en Afrique, une autre origine qu'ailleurs, sans même parler des Hottentots. Chez les Cafres Zoulous, par exemple, l'expression employée pour dire « six » signifie littéralement « prendre le pouce de l'autre main² ». C'est là un fait tellement caractéristique, surtout chez une race relativement supérieure, que je m'abstiendrai d'en citer d'autre.

Concluons donc que le noir d'Afrique, étudié chez lui, n'a pas encore dépassé les stades inférieurs de l'évolution mentale, et surtout qu'il a conservé dans son caractère, dans son intelligence, dans son impressionnabilité, nombre de traits, qui, chez les races plus développées, sont spéciaux à l'enfance. Encore une fois, cela ne veut pas dire que jamais le nègre ne pourra ou ne pourrait franchir ce degré inférieur. Mais lui permettra-t-on de le faire? Surtout le mercantilisme brutal des nations, qui se targuent d'être civilisées, s'amendera-t-il assez pour leur inspirer, vis-à-vis de ces races attardées, une conduite vraiment humaine, un rôle de tuteur bienveillant et patient? Il est malheureusement trop permis d'en douter.

1. E. B. Tylor, *Civil. prim.*, p. 279.

2. Lubbock, *Orig. civil.*, p. 435.

CHAPITRE VI

DE LA MENTALITÉ CHEZ LES PAPOUS ET LES POLYNÉSIENS

SOMMAIRE. — A. LES PAPOUS. — I. *De la Papouasie*: les caractères physiques du Papou. — II. *De la vie nutritive en Papouasie*: l'énergie des besoins nutritifs chez le Papou; ses aliments et sa cuisine; sa géophagie. — III. *Vie sensitive*: gourmandise du Papou; sa musique instrumentale et vocale; danses mimiques; le goût des couleurs vives; arts graphiques et plastiques. — IV. *Le mariage, la famille, la sociabilité*: l'exogamie du clan; clans dispersés; singularités de la parenté; survivances du mariage collectif; coutumes altruistes; caractère du Papou; créations industrielles; monnaie; débilité intellectuelle; numération.

B. LES POLYNÉSIENS. — V. *Caractère enfantin et sensitif*: impulsivité et mobilité; violence des besoins génésiques; sociabilité; le paradis polynésien. — VI. *La famille en Polynésie*: mariages collectifs et système de parenté; faiblesse de l'amour maternel; la filiation utérine. — VII. *De l'intelligence polynésienne*: le spiritisme polynésien; puérilité de la mythologie. — VIII. *La vie affective*: impressionnabilité fugitive; le don des larmes; la coutume de l'infanticide. — IX. *Les œuvres intellectuelles*: caractères inférieurs du langage; numération; les bardes et leur mémoire. — X. *L'industrie*: relative habileté industrielle; éclairage artificiel. — XI. *Evolution mentale des primitifs*: l'enfant et le primitif.

A. — *Les Papous*

I. — DE LA PAPOUASIE

Après avoir étudié, dans le précédent chapitre, l'homme noir d'Afrique, je m'occuperai successivement, dans celui-ci, du nègre mélanésien et du Polynésien, qui, lui, est un Mongoloïde. Pour être rigoureusement logique, j'aurais dû m'enquérir du Papou avant de passer

au nègre d'Afrique, qui, d'ailleurs, lui ressemble beaucoup, au point de vue anatomique. En effet, le nègre de la Papouasie, si on le considère du côté sociologique, se rattache directement à l'Australien, comme nous le verrons tout à l'heure; mais, d'autre part, une grande partie de sa civilisation grossière, très supérieure cependant à celle de l'Australien, lui vient des Mongoloïdes polynésiens, dont il est difficile de le séparer. En sociologie comparative, on se trouve souvent en présence de ces civilisations métisses, et force est bien d'en tenir compte.

A peine est-il besoin de rappeler, d'une part, que le Papou est parent du noir africain par ses cheveux crépus et la couleur de sa peau, mais que, d'autre part, il est analogue à l'Australien par certaines particularités osseuses et surtout par divers traits de mœurs. On sait que cette race papoue, dont l'origine est encore inconnue, occupe un grand nombre d'archipels de l'océan Pacifique, à l'est et au nord de l'Australie; notamment la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Calédonie, etc.

II. — DE LA VIE NUTRITIVE EN PAPOUASIE

En raison de leur dispersion sur un vaste espace, les petites sociétés papoues ont évolué d'un pas inégal; car partout la ségrégation séculaire est favorable à la différenciation, aussi bien au point de vue mental qu'au point de vue physique; néanmoins les ressemblances l'emportent sur les différences et, par l'esprit, par le corps, par l'organisation sociale, les populations de tous les archipels papous accusent une même origine; il est donc possible d'en faire une description générale.

Chez le Papou, comme chez l'Australien, que l'on peut réunir sous la dénomination commune de Mélanésiens, les besoins nutritifs parlent encore très haut, et les apaiser n'est pas une petite affaire. Quoique le garde-manger du

Papou soit moins dépourvu que celui de l'Australien, la gloutonnerie n'est pas moins grande chez l'un que chez l'autre. Ainsi les Papous de la Nouvelle-Irlande mangent sans la moindre répugnance de gros lézards, qu'ils font à peine griller. Avant de cuire les animaux quelconques, chiens, porcs, oiseaux, reptiles, dont ils disposent, ils ne prennent pas la peine de les apprêter ; ils les jettent, tels quels, sur des charbons ardents et les dépècent à belles dents, dès que la cuisson est quelque peu avancée¹. Plus experts en cela que les Australiens, les Papous, ou plutôt leurs femmes, savent fabriquer de la poterie et même l'orner de grossiers dessins ; ils ont donc des marmites et, par suite, l'indispensable pour débiter dans l'art culinaire ; mais, d'un âge antérieur, précéramique, dont n'étaient encore sortis ni les Australiens, ni même les Polynésiens, ils ont gardé la coutume du four primitif, du trou garni de pierres brûlantes, sur lesquelles on couche l'animal à cuire, en le recouvrant d'autres pierres chauffées et de terre². Le Papou est grand mangeur et, quoique pêcheur et agriculteur, il en est souvent réduit au pauvre régime des Australiens du littoral, aux crabes, aux coquillages, aux oursins, etc.³. Cette diète lui est fort pénible ; car son appétit est toujours inassouvi ; il mangerait volontiers toute la journée et, autant que possible, fait quotidiennement un grand repas, un gros repas plutôt, où il consomme autant d'aliments que trois Européens⁴ ; mais, en revanche, il n'a pas la prétention de manger tous les jours. Il sait supporter patiemment la disette, même la famine. Au besoin, il est géophage et apaise les réclamations de son estomac, en avalant des boulettes d'une

1. Duperrey, *Histoire universelle des voyages*, vol. XVIII, p. 145.

2. De Rochas, *Nouvelle-Calédonie*, p. 144.

3. *Ibid.*, p. 141.

4. *Ibid.*, p. 121. — Binck, *Quest. sociol.*, in *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1888.

terre alumineuse et chargée de débris organiques¹.

Ce qui domine chez le nègre océanien, c'est donc la vie nutritive et ses appétits tyranniques. Néanmoins ces besoins primordiaux n'oppriment pas absolument la mentalité du Papou; à côté d'eux, malgré eux, les besoins sensitifs ont conquis une certaine place.

III. — VIE SENSITIVE

Ainsi un peu de gourmandise se mêle à la glotonnerie du Canaque, et c'est une gourmandise d'enfant : il adore les substances sucrées et passe sa vie à gruger des cannes à sucre². Aimer le sucre, c'est-à-dire distinguer entre les saveurs au lieu d'ingurgiter sans choix tout ce qui est alibile, c'est déjà un progrès psychique, que l'Australien, par exemple, ne semble pas avoir fait encore. Le Papou est aussi plus musicien que l'indigène d'Australie, lequel ne fait encore que soupçonner le tam-tam ; puisqu'il ne sait pas le construire et que les Australiennes le remplacent très simplement, en frappant sur une peau tendue entre leurs cuisses nues. Au contraire à la Nouvelle-Calédonie, par exemple, on voit la musique instrumentale se dégager du simple bruit. Pour accompagner la danse et le chant, on improvise des orchestres avec tout ce qui tombe sous la main : avec des branches de palmier, que l'on gratte doucement ou que l'on frappe en cadence à la mode australienne ; avec des feuilles appliquées sur la bouche qui souffle. Enfin on sait se faire une flûte en roseau, percée d'un seul trou³. Le Canaque a donc décidément amorcé la musique instrumentale. D'ailleurs le bruit tout seul, le bruit aigu, strident, etc., suffit à l'enthousiasmer⁴. Il chante aussi

1. De Rochas, *loc. cit.*, p. 138.

2. Moncelon, *Quest. Soc.*, in *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1886.

3. L. Michel, *Légendes*, etc.

4. Moncelon, *loc. cit.*, p. 348.

beaucoup, à propos de tout¹, mais compose encore des airs sans paroles², des airs, qu'il module pour eux-mêmes, tout en étant capable de créer de véritables poésies chantées, tantôt par une voix, tantôt en chœur, quelquefois même en chœurs alternés³. Mais le grand plaisir social en Papouasie, c'est la danse. Les danses sont nationales; elles intéressent le clan entier; tous les hommes y prennent part, comme dans les *corroborys* australiens. Comme en Australie encore, il y a chez les Canaques des danses mimiques et, quel que puisse être le nombre des danseurs, la mesure est toujours observée avec une extrême précision⁴. Ces danses des Papous miment toutes les occupations sociales: les travaux agricoles, les combats, même les festins de cannibales, qui suivent ordinairement la victoire, dans les îles où l'on est encore anthropophage⁵.

De même que le Papou aime les bruits violents, il préfère aussi les couleurs vives, le jaune, surtout le rouge⁶; chez lui, le goût de la parure est très vif, et l'homme se pare plus que la femme, uniquement sans doute parce qu'il est le maître⁷.

Mais, en pays papou, les arts graphiques et plastiques sont encore dans l'enfance. Les premiers ne sont représentés que par de grossiers dessins au trait sur les parois des grottes, etc. Les seconds sont plus avancés et même, parmi toutes les populations sauvages, les Papous se distinguent par leur habileté à orner de sculptures leurs pirogues, leurs cabanes, leurs ustensiles en bois, et par le goût qu'ils déploient dans ces petits travaux de sculpture ornementale.

1. Moncelon, *loc. cit.*, p. 354.

2. Codrington, *the Melaneseans*, p. 334.

3. *Ibid.*, p. 335.

4. Moncelon, *loc. cit.*, p. 354.

5. De Rochas, *Nouvelle-Calédonie*, p. 273.

6. Bink, *loc. cit.*, p. 388.

7. Moncelon, *loc. cit.*, p. 350.

On voit donc, que le Papou diffère assez avantageusement de l'Australien par le développement relatif de sa vie sensitive. Par la vie morale, affective, il lui est aussi notablement supérieur ; car il a individualisé son mariage et s'est à peu près dégagé de la promiscuité primitive.

IV. — LE MARIAGE, LA FAMILLE, LA SOCIABILITÉ

Un bon observateur, mais qui n'avait pas comparative-ment étudié les origines de la famille, n'a jamais compris pourquoi, à la Nouvelle-Calédonie, il est rigoureusement interdit aux frères et sœurs de se réunir, même en présence de personnes tierces ¹. Nous savons maintenant, qu'il s'agit là d'une prohibition datant de l'âge du clan primitif, tel qu'on l'a trouvé vivant encore en Australie. C'est que ce clan est rigoureusement exogamique. Tout commerce sexuel est absolument interdit entre les personnes qui le composent, et, quoique le clan n'existe plus guère en Papouasie sous sa forme première, cette interdiction a survécu dans tous les archipels ; seulement, elle y est devenue purement traditionnelle. Depuis longtemps, en effet, les Papous ont abandonné la coutume du mariage collectif entre clans ; ils en ont même perdu jusqu'au souvenir ². Chez eux, la forme originelle de la famille, la famille utérine, n'en est plus à la confuse parenté des vieux âges, et je ne sortirai pas trop de mon sujet en en disant quelques mots.

En Papouasie, il n'existe plus de clans nettement déterminés, ayant une vie commune, une habitation commune ; mais on y rencontre encore ce qu'on peut appeler des clans dispersés, c'est-à-dire des groupes de personnes, qui, tout en ne vivant pas ensemble, parfois même tout en ne résidant pas dans la même île, se

1. De Rochas, *loc. cit.*, p. 238.

2. Codrington, *Melanesians (Anthropology)*, p. 27.

reconnaissent néanmoins comme liées par une consanguinité utérine. Or ces groupes sont restés rigoureusement exogamiques. Quoique les mœurs soient généralement assez libres, quoique la morale papoue tolère, sans d'ailleurs l'approuver, le commerce intime et libre entre les jeunes gens des deux sexes, elle ne le fait que dans les limites où le mariage est permis : hors de là, il y a faute grave, inceste¹. A plus forte raison, cette morale serait outragée, si l'on contractait un mariage interdit, endogamique.

Le langage mélanésien a même conservé la trace d'un temps où des groupes consanguins et exogamiques avaient encore une habitation commune; ainsi une femme papoue ne doit pas être « du même côté de la maison » que son mari; elle est dite « à la porte² ».

Néanmoins, comme la parenté par le père ne compte pas, il arrive souvent que la règle exogamique permette le mariage entre certains consanguins assez proches, selon nos idées d'Europe. Ainsi deux cousins, enfants, l'un d'un frère, l'autre d'une sœur, ne sont pas réputés parents (*sogoi*); car la descendance maternelle est seule prise en considération; or ces cousins sont de mères différentes. Au contraire, les enfants de deux sœurs seraient parents et ne pourraient pas se marier³. En vertu du même système de filiation maternelle, un homme n'est pas parent de ses enfants; mais il est, au contraire, parent des enfants de sa sœur; aussi, pour ceux-ci, porte-t-il le titre de *baba* ou *papa*⁴.

Une anecdote va me servir à mettre en évidence le système de la parenté utérine chez les Mélanésiens de la Papouasie. Il s'agit d'un Néo-Hébridien, nommé *Qatu*, qui amène un jour à sa femme deux petits frères jumeaux, enfants de sa sœur. La femme de *Qatu*, mal

1. Codrington, *loc. cit.*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 25.

3. *Ibid.*, p. 29.

4. Moncelon, *loc. cit.*

renseignée évidemment sur la parenté utérine, demande à son mari : « Sont-ce mes enfants ou mes maris ? » A quoi *Qatu* répond aussitôt : « Ce sont sûrement vos maris, puisque ce sont les enfants de ma sœur ¹. » Ce qui signifie : « Entre vous et ces enfants, il n'y a aucune consanguinité utérine ; ils appartiennent donc à un groupe où vous aviez le droit de prendre un mari. »

Pour un Mélanésien, toutes les femmes, au moins celles de sa génération, sont donc ou des sœurs ou des femmes ; pour une Mélanésienne, tous les hommes sont ou des frères ou des maris ². Il y a là, bien évidemment, une tradition remontant à ces clans conjugaux, que nous avons trouvés en Australie, et un fait l'atteste nettement, savoir qu'aujourd'hui encore, tout Mélanésien est porté à croire qu'il a virtuellement un certain droit de commerce intime avec toutes les femmes, qui ne sont point mariées et auraient pu être ses femmes ³.

Nous trouvons donc en Papouasie, un ensemble de règles et d'idées sociales, si particulières et si intéressantes, que l'on me pardonnera de les avoir brièvement exposées, même en sortant un peu de mon sujet. D'ailleurs, cette manière unilatérale de comprendre la descendance nous renseigne indirectement sur la mentalité papoue ; car elle est psychologiquement une preuve de grande débilité intellectuelle.

En effet, une interprétation si rudimentaire de la consanguinité est forcément le fait d'une race encore à peu près incapable d'observer les phénomènes réels, et surtout de les lier ensemble, de rattacher exactement l'effet à la cause. Or on a constaté l'existence de la famille utérine et de l'exogamie chez toutes les races actuellement inférieures et à l'origine des autres. Cette conception grossière répond donc rigoureusement à une phase de

1. Codrington, *loc. cit.*, p. 22.

2. *Ibid.*, p. 22.

3. *Ibid.*

l'évolution mentale. Plus tard, au cours de ce livre, et en parlant des légendes mythiques, relatives à la génération, j'aurai à signaler des traits plus éclatants encore d'incapacité intellectuelle.

Mais la nature, c'est-à-dire l'éclosion spontanée des sentiments, ne se fait pas faute de contredire les aberrations du raisonnement chez les sauvages aussi bien que chez les civilisés. Ainsi, conformément au système de la filiation utérine, l'homme, considéré comme n'étant point parent de ses enfants, devrait s'en désintéresser entièrement ; or il n'en est rien. Ce sont, au contraire, les femmes, qui, à la Nouvelle-Calédonie, se soucient peu de leur progéniture, tandis que les hommes choient leurs enfants, les caressent, les mènent à la promenade, dressent les petits garçons à l'exercice de la fronde¹ ; enfin leur donnent une première éducation pratique, appropriée au genre de vie, qui les attend et qui a conservé plus d'une survivance morale de l'ancien clan disparu.

En Papouasie, le clan a cessé d'exister, comme organisme social, mais sûrement après une très longue durée. C'est même à son influence éducatrice, qu'il faut rapporter l'existence, dans le cerveau des noirs insulaires de certains penchants altruistes, créés jadis par la vie communautaire des primitifs. L'hospitalité, par exemple, est, chez les Papous, une vertu devenue instinctive. A la Nouvelle-Calédonie, tout passant peut, à l'heure de l'unique repas vespéral, entrer dans une case quelconque et s'asseoir près de la marmite familiale. Il en est de même des paresseux, qui vont ainsi de case en case, menant une existence de parasites. On les en estime moins, même on les appelle ironiquement « des hirondelles » ; mais sans jamais leur dénier la pitance quotidienne, qu'ils réclament, en vertu de la coutume ancestrale². De même, à la Nouvelle-Guinée, il est ordinaire de payer les

1. Moncelon, *loc. cit.*, p. 357.

2. *Ibid.*

dettes d'un ami, et celui-ci n'est obligé, moralement, qu'au simple remboursement de l'avance, sans le moindre intérêt; quoique le prêt à intérêt, même usuraire, soit largement pratiqué chez les Néo-Guinéens¹. Il y a peu d'années encore, les Papous sacrifiaient leurs vieux parents, sur leur demande et par piété filiale, uniquement pour les délivrer d'une existence devenue un fardeau². Aujourd'hui cette coutume du parricide à bonne intention serait tombée en désuétude; mais on se débarrasse encore des esclaves âgés, qui persistent à vivre, après être devenus hors de service³. C'est que l'organisation sociale des Papous est en voie de transition. Le clan primitif a disparu et la tribu monarchique est mal fondée encore, excepté à la Nouvelle-Calédonie⁴. Ailleurs, le pouvoir personnel résulte seulement soit de la vigueur des chefs, soit de la nombreuse parenté faisant avec eux cause commune⁵.

Les faits, que je viens d'énumérer, donnent une assez pauvre opinion du développement mental chez le Papou et, en effet, le nègre océanien a conservé la plupart des traits psychiques de l'homme primitif. Par-dessus tout, il est impulsif, démonstratif en parole et en action. Ses cris, ses bruyants éclats de rire sont incessants⁶. Extrêmement imprévoyant, il ne songe guère au lendemain, s'en fiant, pour son alimentation, à la mer et au cocotier⁷; aussi souffre-t-il souvent de la disette⁸, que, d'ailleurs, il supporte, comme la maladie, avec une résignation passive⁹.

Comme il n'est plus question, dans la Papouasie

1. Bink, *loc. cit.* — Codrington, *loc. cit.*
2. Wilkes, *United States exploring expedition*, 1, p. 95.
3. Bink, Moncelon, *loc. cit.*
4. Moncelon, *loc. cit.*
5. Bink, *loc. cit.* — Codrington, *loc. cit.*, pp. 46-47.
6. Wallace, *Malay Archipelago*, t. II, p. 274.
7. De Rochas, *loc. cit.*, p. 165.
8. Moncelon, *loc. cit.*, p. 346.
9. De Rochas, *loc. cit.*

actuelle, de la fraternité égalitaire du clan d'autrefois; comme les chefs peuvent tout se permettre, le Papou a acquis une qualité défensive, la méfiance, qui se manifeste même dans ses actes les plus insignifiants en apparence; ainsi la politesse néo-calédonienne prescrit de passer toujours le premier, afin de montrer aux compagnons et aux visiteurs que l'on ne craint pas d'être assommé par eux et que l'on ne pense pas non plus à les assommer par derrière¹.

Chez le Canaque, l'intelligence proprement dite est peu développée, du moins dans ses manifestations abstraites; mais du côté pratique, elle surpasse de beaucoup celle de l'Australien. Comme ce dernier, le Papou pêche encore parfois au javelot, tout en connaissant la ligne et le filet²; mais son industrie est bien supérieure à celle du pauvre indigène australien. Pleinement parvenu à la période de la pierre polie, il connaît la poterie, la fronde, l'arc; ses pirogues sont bien construites et munies d'un balancier, qui est une fort ingénieuse invention³ en même temps que la caractéristique industrielle de la Papouasie⁴. La double pirogue polynésienne, merveille de l'industrie primitive, n'est pas non plus inconnue; mais ce doit être une importation⁵. Dans certaines îles, on a déjà des monnaies primitives: des *cauris*, à la Nouvelle-Calédonie; des nattes monétaires ailleurs⁶. Enfin et surtout, le Papou est agriculteur; il sait cultiver le *taro*, l'igname, etc., et, pour irriguer ses plantations, il a recours à de très ingénieux procédés⁷; il use même des engrais ou plutôt des amendements⁸.

Mais dès qu'il ne s'agit plus d'industrie pratique,

1. De Rochas, *loc. cit.*, p. 163.

2. Bink, *loc. cit.*, p. 400.

3. Bink, *loc. cit.*, pp. 394-400.

4. Codrington, *loc. cit.*, p. 291.

5. Moncelon, *loc. cit.*, p. 372.

6. De Rochas, *loc. cit.* — Codrington, *loc. cit.*, p. 323.

7. Moncelon, *loc. cit.*, p. 372.

8. De Rochas, *loc. cit.*

d'utilisations matérielles, le Papou redevient un grand enfant et ses conceptions animiques sont celles de toutes les races primitives. Il croit que l'homme a deux esprits, d'abord son ombre, qui est « l'esprit sombre », et son reflet, son image réfléchié dans l'eau, « esprit brillant » qui, lui, ne quitte le corps qu'à regret et qu'un appel, convenable, peut quelquefois y ramener au moment de la mort¹. L'intelligence du Papou est aussi très bornée. Sa mémoire des lieux est pourtant très bonne, comme celle de l'Australien; mais la mémoire abstraite, notre mémoire scolaire, serait très débile, particulièrement dans le sexe masculin². Les Néo-Calédoniens donnaient bien à Cook le nom du district où ils habitaient; mais ils ne purent lui nommer l'île entière³. Ils ne connaissent pas leur âge et n'ont d'autre année que l'intervalle qui s'écoule entre deux récoltes d'ignames. Comme mesure chronologique, les Néo-Calédoniens connaissent le mois lunaire (de Rochas); mais les Néo-Guinéens n'avaient aucun moyen d'apprécier la durée⁴. Ajoutons que les langues de la Papouasie sont agglutinatives, comme celles de l'Australie, et manquent également d'expressions générales⁵.

La numération papoue est digitale et décimale; elle est même encore mimique. Ainsi, aux îles Banks, on commence à compter par *un*, en abaissant successivement les doigts jusqu'à dix, nombre que l'on indique en joignant les mains. A Saa, compter la récolte des yams est une opération fort compliquée. Voici comment on procède : deux hommes comptent en même temps jusqu'à cinq, soit dix, et ils notent ensuite les dizaines, en disant « un, deux, trois »⁶; pour mieux marquer la

1. H. Spencer, *Sociol.*, I, p. 196.

2. Bink, *loc. cit.*, p. 404.

3. Cook, *Hist. univ. voy.*, vol. VIII, p. 451.

4. Bink, *loc. cit.*, p. 409.

5. *Ibid.*, p. 408.

6. Codrington, *loc. cit.*, p. 353.

dizaine, un homme s'assied, chaque fois qu'on y arrive; puis à dix dizaines, soit à cent, on s'aide d'une marque spéciale, d'un yam, comme signe mnémonique¹. A la Nouvelle-Calédonie, les tribus les plus habiles en numération ont neuf noms de nombre. *Dix* se dit « les mains »; au-delà de dix, on recommence et, pour exprimer *vingt*, on dit « un homme ». Quelques mathématiciens distingués peuvent parvenir ainsi jusqu'à *cent*, mais en s'aidant de petits bâtons dizainiers fichés dans le sable ou de coches faites sur un morceau de bois². Les moins intelligentes des tribus néo-calédoniennes n'ont que quatre noms de nombres et disent une main pour *cinq*, « les mains » pour dix; pour quinze, on avance un pied pour vingt, le second pied, en disant « un homme ». On ne réussit donc à compter, qu'en s'aidant d'une grossière mimique mnémonique. Quand néanmoins le calculateur s'embrouille et s'arrête, il proclame alors son impuissance par une locution, qui littéralement signifie « il n'y a plus de grains de sable », c'est-à-dire « au-delà, c'est l'inexprimable ». De tous les renseignements et témoignages, que je viens de résumer, il ressort avec évidence, que le Mélanésien de la Papouasie est intellectuellement tout juste au-dessus de l'Australien. Encore asservi par la vie animale, nutritive, il commence péniblement à s'en dégager; mais les instincts de la bête sont restés chez lui, très puissants, tandis qu'au contraire, les côtés affectifs et intellectuels de la mentalité s'accusent faiblement encore.

1. De Rochas, *loc. cit.*, p. 192.

2. *Ibid.*, p. 193

B. — *Les Polynésiens*

V. — LEUR CARACTÈRE ENFANTIN ET SENSITIF

La violence de l'action réflexe, l'impossibilité de se maîtriser, l'extrême mobilité, que nous avons jusqu'ici trouvées chez les races primitives, sont aussi les traits dominants du caractère, du ressort mental, chez les Polynésiens de tous les archipels. On a noté, par exemple, chez les Noukahiviens, l'effervescence et le prompt affaissement des élans passionnés¹. A Samoa, la plus légère dispute déchaînait une rixe sanglante². A Taïti, personne n'était capable de garder un secret, de sorte qu'un crime quelconque était divulgué aussitôt que commis³. « Tout les frappe, écrit Bougainville, en parlant des Taïtiens, rien ne les occupe. Nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit insupportable⁴. » Cook avait déjà dit auparavant⁵ : « Ils sont toujours comme des enfants, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvements de l'âme, dont ils sont fortement agités, et, comme les enfants, ils paraissent oublier ces pleurs, dès qu'ils sont versés. » A cause de leur mobilité même, les Polynésiens sont toujours gais ; car les événements douloureux ne laissent pas chez eux de traces durables⁶. Persévérer dans une entreprise quelconque était au-dessus de leurs forces⁷. Les seules choses, dont ils parussent se soucier, étaient celles qui pouvaient leur donner du plaisir ; mais ce

1. M. Radiguet, *Derniers sauvages*.

2. La Pérouse, *Hist. univ. voy.*, vol. XIII, p. 117.

3. Wake, *Evol. of morality*, I, p. 84.

4. *Voyage de Bougainville*, p. 246 (édition des communes).

5. Cook, *Hist. univ. voy.*, vol. V, p. 127 (premier voyage).

6. Cook, *loc. cit.*, vol. X (troisième voyage, p. 222).

7. Maerenhout, *Voy. aux îles*, t. II, p. 46.

n'était plus le plaisir purement nutritif des races tout à fait inférieures. Le Polynésien avait gravi un degré dans la hiérarchie des besoins dominants. Il lui fallait des plaisirs sensitifs; et le plus vif de tous, le plaisir génésique, le préoccupait constamment. La plupart des amusements prisés par les Polynésiens avaient pour objet d'exalter les penchants à l'amour sensuel; mais, en général, le chant, la danse, les spectacles et représentations mimiques remplissaient et charmaient leur vie. La musique avait, pour eux, un très vif attrait; mais il leur fallait des mélodies simples, des chants ou les sons d'un instrument unique, surtout de leur flûte nasale (*vivo*)¹.

Pourtant la sociabilité de ces grands enfants était très développée spécialement à Taïti. Du matin au soir, le rivage était couvert d'indigènes jouant, nageant, luttant, chantant; mais toujours affables, pleins d'égard les uns pour les autres, s'amusant ensemble sans que jamais éclatât la moindre dispute. La nuit, tout le monde se reposait pour recommencer le lendemain².

Taïti était donc, avant la venue des Européens, une sorte d'Eden où s'ébattait une population enfantine et sensuelle. Le paradis imaginaire des Polynésiens, le paradis d'outre-tombe, n'était aussi que le reflet, encore embelli, de la réalité insulaire; c'était « le *Rohoutou* parfumé » et on l'avait placé dans l'air, au-dessus d'une haute montagne de Raïatea. Comme tous les paradis, le *Rohoutou* était invisible; mais on possédait sur lui les renseignements les plus précis. Je les résume. Le soleil paradisiaque était éclatant; l'air, embaumé et pur. Dans ce délicieux séjour, la maladie, la douleur, la tristesse, la vieillesse étaient inconnues. On y trouvait des fleurs toujours fraîches, des fruits toujours mûrs, des aliments exquis et abondants. Les ombres heureuses vivaient

1. Cook, *loc. cit.*

2. Mœrenhout, *loc. cit.*, t. II, p. 414.

dans ce séjour fleuri, au milieu des danses, des chants, des fêtes, avec des femmes éternellement belles et éternellement amoureuses. Malheureusement, ce paradis si désirable était presque exclusivement réservé aux riches et aux puissants. Le populaire n'espérait guère y entrer. Pour lui, après la mort, il n'y avait à attendre que l'anéantissement complet, ou, tout au plus, la survivance dans un sombre empire de ténèbres, le *po*, dont les prêtres ne tiraient les gens que moyennant de très coûteux cadeaux¹. Dans cette dernière conception, les Polynésiens s'étaient, sans le savoir, rencontrés avec des races fort supérieures; mais qui, elles aussi, ont eu leur enfance et en ont gardé plus d'une survivance.

VI. — LA FAMILLE EN POLYNÉSIE

A en croire les descriptions colorées, que les navigateurs du siècle dernier nous ont laissées des mœurs polynésiennes, mœurs si sensuelles, on serait tenté de croire que le libre amour régnait sans entraves dans tous les archipels. Il n'en est rien, les Polynésiens avaient un système de mariage et de famille, que l'on a mis bien longtemps à comprendre et qui, certainement, avait eu pour base originelle le mariage collectif des clans exogamiques, encore subsistant en Australie et dont les vestiges évidents se peuvent constater en Papouasie.

Le clan primaire n'existait plus en Polynésie, mais, à Hawaï, il était encore remplacé par des groupes d'hommes et de femmes qu'unissait un mariage collectif. Les observateurs, les voyageurs nous disent, que ces groupes étaient respectivement des groupes de frères et de sœurs; mais il est permis de croire que, mal renseignés sur la famille utérine, ils ont pris trop à la lettre les dénominations « frères » et « sœurs », qui, dans ce système de parenté, sont ordi-

1. Mœrenhout, *loc. cit.*, vol. I, p. 434.

nairement des termes génériques et applicables à tous les membres d'une même section. Les expressions « père, mère, fils, fille », désignent, en effet, à Hawaï, plutôt la situation d'un individu dans le groupe familial que les degrés de consanguinité d'une personne à une autre¹. Le vocabulaire hawaïen ne mentionne même que cinq degrés de parenté, cinq sections plutôt, savoir : celles des grands-parents, des parents, des frères et sœurs, des enfants et petits-enfants². On n'avait pas de termes spéciaux pour désigner le père ou la mère ; il fallait dire « parent mâle ou parent femelle³ ». Comme la filiation était encore de système utérin, le père et le fils n'étaient pas plus parents⁴ que chez les Papous.

On nous affirme aussi, et les missionnaires ont rapporté le fait avec un sentiment d'horreur, que, parfois et spécialement dans la famille royale, les frères épousaient leurs sœurs ; mais, comme il n'était pas encore question de monogamie, surtout chez les grands, il est probable que ces mariages incestueux, selon nos idées, ne se pratiquaient guère qu'entre enfants de mères différentes et, par suite, rentraient dans le système de la famille utérine.

Ce primitif système de parenté avait, forcément, une action sur la moralité ; en l'élargissant trop, il affaiblissait l'amour des parents pour leur progéniture ; mais, en revanche, les enfants avaient un grand nombre de personnes qui, plus ou moins, leur portaient intérêt. Les femmes, par compensation, ne ressentaient pas, pour leurs enfants, la tendresse exclusive à laquelle nous sommes accoutumés et qui nous semble naturelle ; aussi nous dit-on que souvent les pères s'occupaient des enfants plus que ne le faisaient les mères⁵.

En même temps, la filiation maternelle, raison et clef

1. Giraud-Teulon, *Origines du mariage et de la famille*, p. 58.

2. Giraud-Teulon, *loc. cit.*, p. 56.

3. P. Morgan, *Ancient Societies*, p. 374.

4. Varigny, *Quatorze ans aux îles Sandwich*, p. 14.

5. Dumont d'Urville, *Voy. « Astrolabe »*, II, p. 347 (pièces).

du système, nous fait comprendre certains traits de mœurs, qui ont fort étonné les Européens; notamment pourquoi certains chefs étaient déchus de leur titre et de leur dignité aussitôt qu'il leur était né un enfant mâle; en effet, à partir de ce moment, le chef n'était plus qu'un régent, devant à son fils hommage et respect, et n'ayant même pas le droit de rester en sa présence sans se découvrir jusqu'à la ceinture, comme un inférieur¹. Sans doute, au point de vue de nos idées et coutumes d'Europe, cette conduite est absurde. Elle peut être, au contraire, strictement logique en régime de filiation utérine; mais la subalternisation du père ne devait être obligatoire que dans certains cas, savoir ceux de mariage entre un chef inférieur et une fille de rang supérieur. Dans un tel mariage, le père n'étant point présumé parent de son fils, qui, lui, représentait une lignée plus haute, ne pouvait point refuser l'hommage à son enfant, personnification de la suzeraineté féodale. Etant donnée la conception de la famille utérine, ces mœurs, pour nous si singulières, sont rigoureusement logiques. On peut même affirmer qu'elles ont dû être celles de nos très anciens progéniteurs de race blanche; car le stade de la famille utérine est nécessaire dans l'évolution sociale de toutes les races et il a dû avoir, en tout pays, des conséquences analogues.

VII. — DE L'INTELLIGENCE POLYNÉSIENNE

Tout en se rapprochant par ses traits principaux de l'état mental habituel aux primitifs, celui des Polynésiens offre pourtant quelques particularités intéressantes à noter. Par leur animisme et leur spiritisme, les Polynésiens ressemblent à toutes les races encore peu

¹ Cook, *Hist. univ. voy.*, t. VII, p. 417. — Mœrenhout, *loc. cit.*, t. II, pp. 13-15.

développées. Dans leur opinion, l'esprit de l'homme était simplement son ombre, très lâchement soudée au corps; car elle le pouvait quitter durant le sommeil et c'était une liberté dont elle ne se faisait pas faute; même les rêves étaient uniquement les reflets des aventures rencontrées, des sensations perçues par l'ombre en vagabondage¹. La même conception enfantine servait aussi à expliquer l'existence des dieux, considérés comme des ombres définitivement affranchies en même temps qu'intelligentes et immortelles². Ces ombres déifiées étaient fort nombreuses et volontiers malveillantes. Tous les accidents fâcheux ou funestes, la mort subite aussi bien qu'une entorse, résultaient de mauvais tours attribuables à quelque *eatoua*³. Détruire radicalement les ombres des ennemis tués était donc une précaution de haute importance et les Néo-Zélandais en évoquaient la nécessité pour justifier leur cannibalisme⁴. Pas n'était besoin de dévorer entièrement le cadavre de l'ennemi, mais il fallait au moins goûter de son sang; car par là on s'incorporait son ombre, son *eatoua*⁵. — Le même animisme enfantin avait inspiré l'ensemble des conceptions mythiques, toutes anthropomorphiques ou zoomorphiques, que j'ai eu occasion de décrire ailleurs⁶. Les dieux s'étaient amusés à pêcher les archipels polynésiens et, avec leurs hameçons de nacre, les avaient tirés du fond de la mer. Quand la lune devenait invisible, à la fin de chaque lunaison, c'était parce qu'un Dieu l'écrasait; quand les étoiles disparaissaient au-dessous de l'horizon, c'est qu'elles étaient mangées par deux requins célestes et ces voraces n'étaient pas autre chose que les deux grandes taches méridionales de la Voie lactée⁷. C'était toujours

1. H. Spencer, *Sociologie*, p. 195.

2. Dumont d'Urville, *loc. cit.* (pièces justificatives), p. 196.

3. Cook, *loc. cit.*, vol. X, p. 241 (troisième voyage).

4. Tylor, *New-Zealand*, p. 101.

5. Dumont d'Urville, *loc. cit.*, p. 305.

6. Ch. Letourneau, *l'Evolution religieuse*.

7. Mærenhout, *Voy. aux îles.*, pp. 179-180

par des explications de ce genre, à la fois pueriles et animiques, que les Polynésiens se rendaient compte de tous les phénomènes naturels. Leur intelligence était courte et débile, mais très colorée; il leur fallait des images, des comparaisons pour appuyer leurs pauvres raisonnements¹ d'êtres surtout sensitifs et sensuels. De ce côté, ils étaient aussi richement doués qu'ils l'étaient mal du côté intellectuel et même du côté affectif, qu'il nous faut maintenant examiner.

VIII. — LA VIE AFFECTIVE

Comme nous l'avons vu, la vie sensitive, surtout la vie érotique, était débordante, tyrannique dans l'âme polynésienne; mais il n'en allait pas de même de la vie affective, soit que les appétits sensuels absorbassent toute l'énergie mentale, soit qu'il y ait un certain antagonisme entre la sensation et le sentiment. Non pas que l'impressionnabilité dite morale fût obtuse chez les Polynésiens, au contraire, elle était très vive, mais d'une vivacité tout éphémère, qui s'épuisait en une courte explosion, et était souvent hors de proportion avec sa cause. Ainsi à la mort d'un proche ou d'un ami, on se tailladait le visage, on se meurtrissait le corps, on pleurait pendant des heures; puis, brusquement et sans transition, on s'abandonnait à la plus folâtre gaieté, exactement comme nos enfants éclatent de rire, en ayant encore le visage tout baigné de larmes. De même le retour d'un ami, même après une courte absence, déterminait une véritable explosion de joie.

On est même porté à croire que les Polynésiens possédaient à un haut degré le don des larmes, c'est-à-dire qu'ils pouvaient pleurer à volonté; car ils pleuraient surtout dans les occasions où les convenances de leur pays

1. Voir mon *Evolution littéraire*.

l'exigeaient, tandis que, dans le cours ordinaire de la vie, ils donnaient de nombreuses preuves d'insensibilité morale, même de cruauté.

On sait que, dans les archipels polynésiens, la liberté de l'infanticide était complète et qu'on en usait largement, surtout pour l'infanticide des filles. Nombre de mères tuaient régulièrement leurs trois premiers enfants de sexe féminin. D'autres avouaient avec un ton d'indifférence parfaite, qu'elles s'étaient débarrassées de six enfants. On en a vu, qui en avaient sacrifié jusqu'à douze¹. Des tueurs d'enfants, de profession, parcouraient les îles, en offrant leurs services aux nouvelles accouchées, qui pouvaient en avoir besoin².

En même temps, on avait les vieillards et les malades en horreur. Dès que les vieux parents devenaient impotents, on les chassait, on les abandonnait sans se soucier en rien de leurs plaintes; parfois même on allait jusqu'à les enterrer vivants³.

De tous ces faits, dont l'énumération pourrait aisément s'allonger, nous sommes bien obligés de conclure, que les Polynésiens avaient beaucoup plus de sensualité que de cœur, corrélation psychique, qui, d'ailleurs, en tout pays, se vérifie souvent sur les individus.

IX. — LES ŒUVRES INTELLECTUELLES

Du côté de l'intelligence, les Polynésiens étaient moins mal doués que du côté affectif. Leur langue, agglutinative, comme celles de la plupart des sauvages de toute race, c'est-à-dire encore en voie de formation, était surtout caractérisée par une particularité enfantine : la duplication des syllabes. Le vocabulaire en était remarquable par l'absence d'expressions morales, ayant un

1. Mœrenhout, *loc. cit.*, pp. 187-189.

2. Mœrenhout, *loc. cit.*, t. II, p. 187.

3. Mœrenhout, *loc. cit.*, p. 190.

caractère relevé. Par exemple, on n'y trouvait pas de mots pour exprimer les idées de justice ou d'injustice, de cruauté ou d'humanité¹. Mais les Polynésiens étaient friands de beau langage, avaient des écoles de rhétorique et le plus grand éloge qu'ils pussent faire d'un chef disparu, c'était de vanter son éloquence : « C'était, disaient-ils, un homme qui parlait bien² ! » En même temps, leur langage était non pas encore métaphorique, mais plein de comparaisons, qui donnaient du corps à leurs pensées et même leur étaient nécessaires pour se comprendre et être compris.

En Polynésie, la numération était digitale, comme elle l'est partout chez les primitifs ; elle était aussi décimale, mais complète, et aurait pu servir à nombrer des millions. On a voulu, on veut même encore, en vertu d'une théorie trop hâtivement construite, que les Polynésiens soient tous d'origine malaise. En effet, les langues parlées par les deux races ont des analogies ; mais, dans les premiers noms de nombres, on remarque une dissemblance, qui est en désaccord avec l'origine supposée malaise. En effet, de un à quatre, les expressions numériques concordent dans les deux langues ; mais le Malais emploie, pour dire cinq, un mot spécial, différent du mot *rima* ou *lima*, qui, dans les dialectes de la Polynésie, veut dire à la fois *main* et *cinq*³. En Polynésie, pour compter, on s'aidait de petites baguettes, comme on le fait aux îles Fidji. On avait aussi, et cette pratique rappelle fort les *quipos* de l'ancien Pérou, des cordelettes à nœuds servant de moyens mnémoniques et sans doute numériques. On munissait de ces cordes à nœuds les envoyés pour leur rappeler les détails de la mission, dont ils étaient chargés⁴. Un Taïtien, nommé Œdidi, que Cook emmena avec lui en Angleterre durant son second

1. Mariner, *Tonga Islands*, t. II, pp. 145-155.

2. Mœrenhout, *loc. cit.*, t. I, p. 411.

3. Mœrenhout, *loc. cit.*, t. II, p. 185.

4. *Ibid.*, t. II, p. 185.

voyage, tenait une sorte de journal de route, en gardant et réunissant des baguettes commémoratives, dont chacune lui rappelait une île, un pays¹.

L'extrême mobilité des Polynésiens n'était guère compatible avec la fixité, la tenacité des impressions mentales, des souvenirs; aussi admiraient-ils beaucoup les bonnes mémoires; selon eux, la mémoire était un don des dieux. A la Nouvelle-Zélande même, on tenait en estime les vieillards, parce qu'on les considérait comme de vivants registres du passé². A Taïti et dans les autres archipels, il existait des familles de bardes professionnels (*harepo*), dont la mémoire, toujours très grande, était un recueil de traditions, de légendes, de poésies³. Leurs pères les avaient formés de très bonne heure à leur fonction et en choisissant les mieux doués de leurs enfants sous le rapport de la mémoire. En outre, et en vertu de l'opinion qui faisait de la mémoire un don divin, on avait soin, au moment de la mort d'un *harepo*, d'appliquer sur sa bouche, la bouche de l'enfant, qui lui devait succéder, afin qu'il pût happer au passage l'âme de son père⁴, et les qualités de cette âme.

X. — L'INDUSTRIE

Malgré les côtés faibles de leur caractère et de leur intelligence, les Polynésiens avaient su se créer une industrie assez remarquable pour des primitifs. Sans doute ils n'avaient pas encore dépassé l'âge de la pierre polie, et la poterie leur était même restée inconnue; mais leurs maisons, leurs habitations, étaient simples,

1. Cook, *Histoire universelle des voyages*, vol. VIII, p. 122 (deuxième voyage).

2. *New Zealanders* (London, 1830), p. 399.

3. Mœrenhout, *loc. cit.*, t. I, p. 411. — A. Lesson, *les Polynésiens*, t. IV, p. 307.

4. Mœrenhout, *loc. cit.*, t. I, p. 506.

élégantes et saines; leurs doubles pirogues pouvaient lutter de vitesse et de solidité à la mer avec les navires européens du siècle dernier. Avec elles et en se guidant sur les étoiles et sur la direction des vagues soulevées par le vent alizé, les Polynésiens entreprenaient et menaient à bien de longues traversées.

On nous a décrit, comment s'y prenaient ces grands enfants pour fabriquer des planches. Afin d'économiser leur temps et leur peine, ils brûlaient l'un des bouts d'un tronc d'arbre d'un bois dur jusqu'à ce qu'il commençât à se fendiller. Puis ils le fendaient avec des coins et n'avaient plus ensuite qu'à en aplanir les lames détachées. Mais c'était là encore une longue besogne. Le tranchant des haches en pierre s'émousait vite et, à chaque instant, il fallait l'aviver en le frottant sur une pierre à aiguiser, dure, polie et mouillée¹. Pour les mêmes usages, des dents de requin emmanchées leur servaient de couteau². On connaît aussi leurs jolies étoffes de papier, leurs armes de pierre. Surtout ils se distinguaient des autres sauvages par une invention, que l'on peut appeler une invention de civilisé : par leur luminaire, leur bougie primitive, formée de noix huileuses embrochées et superposées³. Cette idée de se faire, la nuit, un jour artificiel, est extrêmement rare chez les primitifs, qui, ordinairement, se contentent de la lueur de leur feu et ne veillent guère.

Dans un chapitre précédent, nous avons même vu les Cafres Béchuanas se moquer des Européens, qui gaspillaient d'excellent suif pour faire de la chandelle au lieu de le manger ou de s'en graisser le corps

1. Wallis, *Histoire universelle des voyages*, vol. III, p. 373.

2. Cook, *ibid.*, vol. X, p. 319.

3. Cook, *ibid.*, p. 301 (troisième voyage).

XI. — L'ÉVOLUTION MENTALE DES PRIMITIFS

Jusqu'ici nous avons étudié quatre types humains bien nettement caractérisés : l'Australien, le nègre d'Afrique, le Papou et le Polynésien. Le noir africain est de type composite ou plutôt il n'a point de type bien déterminé ; car, dans le vaste continent qu'il occupe, il a été modifié, altéré, différencié par nombre d'influences diverses, surtout par bien des mélanges. Il n'en est pas de même pour les trois autres races de l'Australie, de la Papouasie et de la Polynésie. Ici nous constatons une gradation mentale très nette. L'Australien, fort inférieur, animal par bien des côtés, est de beaucoup le plus pauvrement doué ; ses besoins nutritifs, exigeants et généralement mal satisfaits, ne lui ont pas laissé la possibilité de se développer mentalement. Par les trois genres d'activité psychique, grâce auxquels l'homme se différencie surtout de la bête, savoir : les besoins sensitifs, affectifs et intellectuels, il est resté au dernier degré de l'échelle humaine. Seulement, plus que les autres primitifs, il a créé et conservé intacte l'étroite organisation du clan primitif et, dans ce milieu social, école primaire de toutes les civilisations, il a acquis certains penchants moraux, même altruistes, qu'il ne raisonne pas, mais aux quels il obéit d'autant plus docilement, comme le font nos animaux domestiques, suffisamment dressés.

Ce n'est peut-être pas trop se hasarder que de considérer le Papou, comme la descendance améliorée de l'Australien. Il en a fidèlement conservé des empreintes morales, originaires du clan primitif, et quelques sentiments d'altruisme social. Surtout il a su créer ou adopter toute une industrie inconnue en Australie, en même temps que sa numération, relativement complexe, accuse un progrès notable du côté de l'intelligence. Au contraire, son développement a été très médiocre du côté des sentiments affectifs.

La même appréciation peut s'appliquer au Polynésien, qui se distingue des types précédents surtout par la prédominance de la vie sensitive et même sensuelle. Toutes ces races primitives ont un fonds psychique commun : la mobilité, l'impressionnabilité, l'imprévoyance de l'enfant. Cependant, confrontées et sériées, elles jalonnent déjà un commencement d'évolution progressive, que nous verrons s'accroître de plus en plus, à mesure que nous monterons dans la hiérarchie des races humaines.

CHAPITRE VII

LA MENTALITÉ DES INDIENS D'AMÉRIQUE

SOMMAIRE. — I. *Les Fuégiens* : leur incuriosité ; extrême débilité intellectuelle ; impuissance numérique ; industrie rudimentaire ; bestialité nutritive ; traits d'altruisme ; absence d'organisation sociale ; impulsivité animale. — II. *Les Indiens de l'Amérique du Sud* : clans égalitaires ; tribus monarchiques ; mentalité enfantine ; débilité mentale et imagination vive ; animisme grossier ; numération primitive et digitale ; goût et aptitude pour la musique ; sociabilité ; la couvade. — III. *L'éducation morale dans le clan peau-rouge* : le clan égalitaire et altruiste des Peaux-Rouges ; son organisation ; le stoïcisme peau-rouge ; morale des groupes communautaires. — IV. *Le clan primitif et la civilisation* : l'âge du clan et son évolution ; solidarité et altruisme dans le sein du clan ; l'action éducatrice du clan primaire ; les inventions réalisées durant l'âge du clan.

I. — LES FUÉGIENS

En commençant ces études de psychologie ethnique, j'ai dû examiner tout d'abord la mentalité de l'Australien indigène, parce qu'il constitue l'une des variétés humaines à la fois les plus humbles et les mieux connues, le type le plus inférieur des races noires. Mais la sauvagerie bestiale n'est nullement l'attribut spécial du nègre. Quelle que soit sa couleur, l'homme a eu des ancêtres animaux et, aujourd'hui encore, par ses variétés les plus inférieures, l'homme jaune se ravalé au niveau, même au-dessous de l'Australien ; quoique les races et sous-races mongoliques forment la majorité numérique du genre humain et que l'une d'elles ait créé la civilisa-

tion chinoise. En effet, il existe à la Terre de Feu des Mongoloïdes, si peu développés, qu'ils méritent presque la qualification d'anthropoïdes. Par leur grossièreté même, ces sauvages nous intéressent, et il importe de les décrire. Déjà nous avons vu, que l'impulsivité de ces Indiens est tout à fait comparable à celle des animaux; mais ils s'en rapprochent encore par d'autres caractères psychiques, notamment par une absence presque complète de curiosité.

Cook en fait la remarque dans ses deux premiers voyages : « Ils allaient, dit-il, d'un endroit du vaisseau à l'autre et regardaient tous les objets qui s'offraient à eux, sans témoigner ni étonnement ni plaisir¹. » « Ils ne parurent charmés de rien; ils acceptèrent des grains de verroterie sans reconnaissance et sans y attacher aucun prix. Ils nous abandonnèrent avec la même indifférence leurs armes et leurs peaux de veaux marins déguenillées... Nous ne surprîmes ni dans leurs regards, ni dans leurs gestes, aucun signe d'admiration à la vue de tous les objets merveilleux, pour des sauvages, que contenait le vaisseau. Tout leur caractère annonçait la stupidité et l'indifférence². » De son côté, Darwin nous dit, que les Fuégiens sont très difficiles à interroger, ne comprennent pas la moindre alternative et répondent tout de travers aux questions³, qu'ils répètent machinalement en imitant le ton et l'attitude de leur interlocuteur, comme le font souvent nos idiots⁴. A en croire Fitzroy, les Fuégiens sont entièrement incapables de contrôle mental; ils acceptent, comme loi et sans examen, tout ce que disent leurs vieillards⁵. Leur mémoire est des plus courtes, et leur faculté d'attention très débile; or nous savons, que, chez les animaux, le

1. Cook, *Hist. univ. voy.* (premier voyage), t. IV, p. 51.

2. *Ibid.* (deuxième voyage), vol. IX, p. 68.

3. Darwin, *Voy. d'un naturaliste*, p. 223.

4. H. Spencer, *Sociologie*, t. I, p. 123.

5. Fitzroy, *Narrative*, t. II, p. 178.

degré d'aptitude à l'éducation peut se mesurer au développement plus ou moins grand de la force de l'attention.

Chez les primitifs, le plus ou moins de développement de la capacité arithmétique mesure assez bien la force ou la faiblesse de l'intelligence proprement dite. Or, un voyageur, presque partial pour les Fuégiens, nous dit que leur numération ne dépasse pas trois ; que par conséquent ils ne sauraient compter leurs doigts, même ceux d'une seule main. Il ajoute qu'ils apprennent très difficilement à compter et à lire, enfin qu'ils n'ont d'autre mesure de temps que le jour et la nuit¹. Or, chez les civilisés, un tel degré d'impuissance mentale est un caractère de la première enfance. Comme les enfants encore, les Fuégiens semblent doués d'une assez grande facilité à apprendre les langues, bien entendu, par la seule pratique et sans grammaire. Du moins, une jeune Fuégienne apprit ainsi, presque au vol, un petit vocabulaire de mots portugais et espagnols, simplement pendant une relâche, à Rio et à Montevideo, du navire le *Beagle*, à bord duquel était Darwin.

L'industrie d'un peuple ou d'une race renseigne fort bien sur l'intelligence pratique de cette race ou de ce peuple, sur sa faculté d'observer, de raisonner, surtout de prévoir ; or, cette dernière aptitude est étroitement liée au degré de l'évolution mentale. Les Fuégiens ne se relèvent pas par ce côté et leur industrie est des plus rudimentaires. Leur arc, dont ils usent d'ailleurs rarement, est certainement une importation et il en doit être de même de la fronde, dont les hommes seuls se servent ; les Fuégiennes lancent encore des pierres simplement à la main. C'est d'ailleurs un signe éclatant d'inintelligence que de dédaigner l'arc, malgré sa grande supériorité balistique sur la fronde.

Comme celles des Australiens, les pirogues fuégiennes

1. D^r Hyades, *Ethnographie des Fuégiens* (Bull. Soc. d'Anthrop., 1887), p. 340 et *passim*.

sont en écorce; mais la forme en est mieux combinée; les lames d'écorce faisant bordage ne sont pas seulement froncées, elles sont cousues et une membrure en bois les consolide. Au total, la pirogue fuégienne, ainsi construite, lestée par un lit de terre glaise qui permet d'y allumer du feu, n'est plus seulement une sorte de flotteur improvisé, comme la barque australienne : c'est une embarcation durable. Bien primitives sont encore les armes fuégiennes. Des bâtons, armés de pointes en silex, en os, en coquillages, servent à la fois comme harpons, lances ou javelots. Il faut y joindre un lourd bâton, qui est une massue grossière. La grande invention des premiers âges de l'humanité est connue des Fuégiens : ils savent faire du feu; de là même vient le nom européen de leur pays; mais, comme les Australiens, ils ne l'allument pas sans peine et, au moment de leur découverte, ils portaient toujours avec eux quelque substance en ignition. Leurs procédés pour se procurer du feu sont peut-être des importations, comme l'est leur usage de l'arc; car ils ont varié; c'est même le seul changement notable observé chez les Fuégiens depuis 1520. A cette date, ils employaient le procédé par friction rapide de deux bâtons bien secs, que j'aurai plus tard à décrire; actuellement, ils ont adopté le procédé par percussion d'un silex avec un morceau de pyrite ferrugineuse¹. Ce second mode de pyrogénie est mieux adapté que l'autre au climat humide de la Terre de Feu; mais il est à croire, que c'est seulement une importation, une imitation de l'ancien briquet dont usaient et même usent encore les marins d'Europe.

C'est surtout par de certains côtés de leur vie nutritive, que les Fuégiens se ravalent exactement au niveau des bêtes. Comme les Australiens du littoral, ils vivent surtout de coquillages crus; mais ils ne prennent guère la peine de cuire les animaux quelconques, marins ou

1. Wallis, *Hist. univ. voy.*, t. III, p. 270.

autres, dont ils parviennent à s'emparer. A ce sujet, divers voyageurs ont cité des faits typiques. Ainsi, le navigateur Wallis a vu un Fuégien croquer de la tête à la queue un poisson tout frétilant encore, exactement comme l'aurait fait un veau marin¹. Une Fuégitienne et ses petits déchiraient à belles dents des oiseaux tout crus, dont le sang ruisselait sur leur corps². Tous ingurgitaient goulûment la chair putréfiée d'une baleine échouée, qu'un des leurs découpait avec ses dents³. Avec délices, ils mangeaient la graisse et buvaient l'huile rance tirée des veaux marins⁴. Enfin, et pour achever de peindre la bestialité répugnante des Fuégiens, je citerai textuellement un passage écrit par un ancien voyageur : « Ils vivent tellement comme des animaux, que, s'ils se trouvent près les uns des autres et qu'il leur prenne envie d'uriner, ils se lâchent leur eau sur le corps, à moins que celui qui se trouve à portée ne se retire⁵. » Or, sous ce rapport, fort dégoûtant, les Fuégiens n'avaient fait aucun progrès, il y a quelques années encore, quand un navire français en transporta au Havre une troupe destinée à une exhibition dans notre Jardin d'acclimatation. Dans une lettre, qui fut lue jadis à la *Société d'Anthropologie*, l'un des employés du bord racontait ce même trait de mœurs plus que bestiales, qui avait autrefois choqué le capitaine J. Lhermite.

Cependant, malgré leur extrême grossièreté, les Fuégiens sont supérieurs aux bêtes par quelques vertus sociales. On les voit s'entr'aider et soigner leurs malades. Dans leurs huttes, tout visiteur a droit à une place et à une part alimentaire. Ont-ils la chance de dépecer une baleine échouée ? ils s'en passent obligeamment les morceaux, ce que ne font guère les animaux. Mais, chez les

1. Wallis, *Hist. univ. voy.*, t. III, p. 230.

2. Cordes et de Werth, *ibid.*, t. XVI, p. 230.

3. Byron, *ibid.*, t. II, p. 449.

4. Cook, *ibid.*, t. IX, p. 69.

5. J. Lhermite, *ibid.*, t. XVII, p. 340.

Fuégiens, on ne trouve pas la moindre trace des rigoureuses obligations sociales en vigueur dans les clans australiens. C'est que les pauvres Indiens de la Terre de Feu n'ont pas encore de clans organisés ; ils vivent en hordes familiales, à la manière des grands singes, auxquels ils sont si comparables. Pourtant nous venons de voir, que c'est seulement par un certain sentiment de solidarité sociale, qu'ils se relèvent un peu et s'écartent psychiquement de l'animal et du très jeune enfant.

Pour terminer cette description, je signalerai encore un caractère commun aux sauvages fuégiens et aux animaux ; je veux parler de leur impulsivité. Dans un précédent chapitre, en étudiant la psychologie des bêtes, nous avons constaté, que, chez les animaux, le fait primordial de la physiologie des centres nerveux est l'action réflexe, consciente ou non, c'est-à-dire la réaction motrice et instantanée par laquelle les organismes les plus inférieurs (actinie, méduse, astérie, etc.) répondent à une excitation venue du dehors. Or, la détente réflexe n'est pas moins machinale chez les Fuégiens que chez les espèces les plus bas placées dans l'échelle animale.

En général, chez l'homme, cette action réflexe joue encore un rôle important, même en dehors de la vie nutritive, même chez les individus les plus développés ; mais elle est d'autant mieux contenue et dirigée que l'être est plus moralisé et intelligent. Au contraire, chez le primitif, plus généralement chez l'homme inculte, la détente réflexe s'effectue plus ou moins comme celle d'un ressort mécanique, échappant à tout contrôle. C'est à cette impossibilité de se maîtriser soi-même, qu'il faut attribuer, chez les sauvages très inférieurs, nombre d'actes à la fois absurdes et atroces, qui étonnent le voyageur civilisé. Or, on a pu observer chez les Fuégiens, diverses manifestations de cette impulsivité animale ou infantile : j'en citerai quelques-unes.

Malgré leur extrême grossièreté, les Indiens de la

Terre de Feu paraissent éprouver un certain attachement pour leur progéniture. C'est là, d'ailleurs, un sentiment instinctif, très puissant même chez les animaux. Or, un des premiers voyageurs européens, qui aient visité la Terre de Feu, rapporte qu'un jour, en sa présence, un enfant fuégien ayant par mégarde renversé un panier contenant ce qu'il appelle « des œufs de mer », sans doute des oursins, son père, qui était près de lui, le saisit brusquement et lui brisa la tête sur un rocher¹. On est certainement autorisé à rapporter cet acte de sauvagerie plus que bestiale à un mouvement réflexe, impulsif et presque inconscient. Un siècle après Byron, Darwin a pu observer à la Terre de Feu des actes relevant de la même et irréfrenable impulsivité.

« Exactement comme les bêtes sauvages, dit le grand naturaliste en parlant des Fuégiens, ils ne paraissent pas s'inquiéter du nombre; car tout individu, s'il est attaqué, essaie, au lieu de se retirer, de vous casser la tête avec une pierre, aussi sûrement qu'un tigre essaierait de vous mettre en pièces dans des circonstances analogues². » Ces exemples d'impulsivité primitive sont typiques, et il importe d'en garder le souvenir. A un degré moindre, toutes les races ou même tous les individus inférieurs sont sujets à commettre des actions analogues. Une bonne et longue culture mentale est nécessaire pour atténuer d'abord, puis abolir, quand les résultats en sont devenus héréditaires, cette impulsivité irréfrenable chez l'animal, chez l'enfant et chez l'homme primitif.

II. — LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Le stupide Indien de la Terre de Feu nous reporte bien loin en arrière, à l'origine même des sociétés, à l'âge tout à fait primitif de la horde. Ce type humain, si

1. Byron (cité par Darwin), *Voy. d'un naturaliste*, p. 232.

2. Darwin, *Voy. d'un naturaliste*, p. 236.

inférieur, ne se retrouve plus guère aujourd'hui dans le reste du continent américain, si ce n'est peut-être dans le haut Orénoque, où quelques misérables bandes sans organisation sociale ni industrie, les Sirianos, les Guaharibos, mènent encore une existence tout à fait animale¹.

Dans l'Amérique du Sud, à partir du détroit de Magellan, tous les Indiens ont dépassé ce stade bestial ; ils ont une organisation politique, qui, en Patagonie et aussi chez les Charruas et les Araucans, débute par le clan républicain, puis passe au type de la tribu monarchique, et d'autant plus monarchique que l'on se rapproche de la région équatoriale. En effet, les petits groupes les plus méridionaux, ceux de la *pampa*, ont encore conservé des mœurs tout à fait égalitaires. Charruas, Patagons ou Araucans, ils ne se donnent de chefs que pour les expéditions guerrières, et toutes les décisions intéressant la communauté sont prises par leur conseil de notables. Nous savons malheureusement peu de chose de ces petites sociétés, qui, pourtant, semblent bien être des clans organisés. Plus au nord, dans tout le reste de l'Amérique du Sud, on ne trouve plus guère que des tribus monarchiques ; seulement, le chef est tantôt électif encore, comme il arrive chez les Chiquitos, tantôt héréditaire, comme celui des Guaranis du Brésil. En somme, le régime républicain primitif n'a persisté que chez les nomades, c'est-à-dire chez des groupes, qui ont à peine d'industrie et nulle agriculture. Mais ce dont nous avons surtout à nous préoccuper, c'est de leur état mental.

Les Indiens nomades sont renommés pour leur humeur farouche ; mais cette cruauté s'exerce surtout sur les ennemis, et particulièrement sur les prisonniers de race blanche. Au contraire, ils témoignent vis-à-vis de leurs enfants, qu'ils ne corrigent jamais, d'une patience extrême².

1. Chaffaugon, *Congrès de géographie du Havre*, 1887.

2. D'Orbigny, *Homme amér.*, t. I, p. 192.

Chez toutes ces populations indigènes de l'Amérique méridionale, les traits enfantins du caractère et de l'intelligence sont ordinaires. Beaucoup d'entre elles sont aussi impulsives que le Fuégien. Ainsi, on a vu un Indien Tupis mordre avec rage une pierre, contre laquelle son pied s'était heurté, exactement comme le font nos chiens. Leur imprévoyance est aussi extrême. A bon droit, on cite souvent, à ce sujet, une observation faite chez les Caraïbes, qui, le matin, vendaient leurs hamacs beaucoup moins cher que le soir ¹, et aussi l'obligation où se trouvèrent les Jésuites du Paraguay de faire surveiller leurs néophytes indiens, qui oubliaient de dételer leurs bœufs de labour et même les mangeaient, quand il leur arrivait d'avoir trop faim ². De même, au Brésil, les Indigènes ne pouvaient penser à autre chose qu'à leurs besoins de chaque jour et semblaient absolument incapables de réfléchir et de déduire de leurs perceptions quelque chose de profitable pour eux ³.

Comme les Australiens, la plupart d'entre ces Indiens ne pouvaient concevoir l'idée de la mort naturelle ; toujours ils l'attribuaient à la sorcellerie et la vengeaient sur le coupable présumé ⁴.

Comme en Australie encore, on ne trouve dans le vocabulaire des tribus brésiliennes que des mots concrets désignant les animaux, les plantes, les objets appartenant au milieu extérieur, mais point d'expressions ayant un sens général, abstrait, tels que « couleur, esprit » ⁵. Ces Indiens raisonnent donc très peu ; mais leur imagination, qui est simplement une mémoire très colorée, revivifie avec une grande puissance les sensations antérieurement éprouvées. Ainsi, il suffisait, qu'un de leurs

1. H. Spencer, *Sociol.*, t. I, p. 82. — Labat, *Nouv. voy. aux isles de l'Am.* t. I, p. 218.

2. Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, liv. V, p. 246.

3. H. Spencer, *Sociol.*, t. I, pp. 120-121.

4. Stevenson, *Travels in South America*, t. I, p. 66.

5. Spix et Martius (cité par Labat, *op. cit.*, p. 426).

sorciers menaçât les Abipones de se changer en tigre et de les dévorer pour halluciner les auditeurs et surexciter leur imagination à tel point, qu'ils assistaient à la métamorphose, *voyaient* la peau du sorcier se tacheter comme celle du félin, ses ongles s'allonger en griffes; même, ils finissaient par entendre les rugissements de l'homme tigrifié : ils étaient en état de suggestion¹.

Avec une impressionnabilité si vive, les Indiens de l'Amérique du Sud ne pouvaient manquer d'être animistes, comme le sont d'ailleurs tous les primitifs. Pour eux, tous les êtres du monde extérieur, qui les avaient fortement impressionnés, étaient vivants, particulièrement les astres. Pour les Patagons, par exemple, le Soleil était une femme; la Lune, un homme; la constellation de la Croix du Sud, un casoar, et les étoiles voisines, des chiens poursuivant le casoar céleste². Ces populations étaient donc d'une mentalité enfantine, à tel point même que les Espagnols agitaient la question de savoir s'ils étaient ou non des êtres raisonnables. Même, on en référa, pour trancher ce point, à l'omniscience pontificale, et, en 1537, le pape Paul III voulut bien déclarer que les Indiens étaient des hommes, de vrais hommes (*veros homines*), par conséquent dignes de recevoir le baptême et d'être ensuite traités comme des chrétiens³.

Pour les idées de nombre, l'incapacité des Indiens de l'Amérique méridionale était extrême. Peut-être, cependant, devrait-on faire exception pour les Patagons, les Puelches, les Araucans, qui possédaient une numération étendue, allant jusqu'à cent, même jusqu'à mille; mais ce n'était qu'un legs traditionnel de l'ancienne civilisation des Incas : ils ne l'avaient pas inventée⁴. Partout ailleurs, on avait à peine quelques noms de nombre, toujours à base digitale. Ainsi, les Abipones n'avaient

1. Dobritzhofer, *Abipones*, t. II, p. 77.

2. A. d'Orbigny, *loc. cit.*, t. II, p. 102.

3. *Voyage à la Terre ferme*, t. I, p. 341.

4. A. d'Orbigny, t. II, p. 19.

dans leur langue que trois expressions numériques, savoir : « les doigts d'un é mou », pour dire quatre ; « les doigts d'une main », pour dire cinq ; enfin, pour dire vingt, « les doigts des mains et des pieds ». Ces Indiens n'avaient donc pas dépassé le stade arithmétique des unités collectives, non encore analysées¹. Pourtant les Abipones étaient, sur ce point, plus avancés que d'autres naturels. Ainsi, les Botocudos n'avaient que deux expressions numériques, « un et deux » ; au delà, ils disaient « beaucoup »². Les Indiens de la Colombie allaient jusqu'à « trois ». Pour les quantités plus fortes, ils montraient leur tête, mimique qui signifiait évidemment : « aussi impossible à compter que mes cheveux »³.

Chez d'autres Indiens, l'aptitude mathématique était un peu plus développée. Ainsi, les Tamanas de l'Orénoque disaient : « un, deux, trois, quatre », puis « une main ». Pour « six », ils disaient « un de l'autre main » ; pour dix, « deux mains » ; pour onze, « un du pied », et cela en étendant les deux mains et avançant un pied. Pour « vingt », « un Indien », et ainsi de suite : « deux trois, quatre Indiens »⁴.

Je cite ces faits, à titre de spécimens, mais rien ne serait plus facile que de les multiplier.

Les Indiens, dont je parle, étaient donc très pauvrement doués du côté intellectuel. Ils l'étaient mieux du côté musical. Même ils étaient friands de musique. On sait qu'au Paraguay les missionnaires jésuites les prirent, on peut dire, à la pipée ; en les attirant par des chants religieux. Plus tard, la musique resta le grand attrait des missions organisées. Les Indiens, dit Charlevoix, chantaient d'instinct, « comme les oiseaux ». Les missionnaires mirent même en chant toute la doctrine chrétienne, et chaque bourgade eut son école de

1. Dobritzhofer, *loc. cit.*, t. II, p. 171.

2. Tylor, *Orig. civ.*, t. I, p. 280.

3. Mollien, *Hist. univ. voy.*, vol. XLII, p. 412.

4. E. B. Tylor, *Civil. prim.*, p. 282.

plain-chant et de musique. Enfin, les indigènes apprirent à chanter sur les notes, même à fabriquer des instruments de musique¹. En bons psychologues, les Pères avaient joint la danse à la musique et, dans de fréquentes et solennelles cérémonies, les processions sortaient en dansant et passaient ainsi sous des arcs de triomphe, au milieu de bêtes fauves enchaînées, etc.; toutes pratiques très bien adaptées à la mentalité des sauvages, qui, dit Charlevoix, et nous l'en croyons aisément, étaient de véritables enfants².

Comme les enfants aussi, la plupart de ces tribus étaient cruelles pour leurs ennemis; certaines même torturaient leurs prisonniers à la manière des Peaux-Rouges; mais, entre eux, au contraire, les membres d'un même groupe étaient fort sociables; ils profitaient avidement de toutes les occasions pour se réunir et boire ensemble leur *chicha*, leur bière de maïs. Le travail agricole s'effectuait aussi par aide mutuelle; on en faisait une fête, et chaque Indien, à son tour, invitait ses voisins à venir labourer son champ. Pendant ce travail collectif, le propriétaire ne faisait pas œuvre de ses mains, et, sans quitter son hamac, il se contentait de diriger les travailleurs. Puis, une fois la besogne achevée, on passait le reste de la journée à danser et à boire ensemble la *chicha*, que les femmes avaient eu soin de préparer à l'avance³.

Sans doute, ces villages indiens n'en étaient plus à la phase sociologique du clan communautaire et égalitaire; mais ils devaient en être mal sortis encore. La coutume si primitive de la *couvade*, de cette curieuse pratique par laquelle l'homme atteste sa paternité en se faisant soigner alors que sa femme accouche; cette coutume indique bien que la famille paternelle était encore à peine soupçonnée. Mais la famille utérine, qui toujours et

1. Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, t. II, liv. V, p. 257.

2. *Ibid.*, p. 246.

3. A. d'Orbigny, *loc. cit.*, t. II, p. 328.

partout la précède, coïncide d'abord avec le mariage collectif, de clan à clan, que nous avons encore trouvé en vigueur chez les Australiens. Or, la couvade était fort commune dans l'Amérique méridionale, surtout au Brésil, où elle a été constatée, chez les Caraïbes, par Brett; chez les Coroados, par Martius; chez les Abipones, par Dobritzhofer, etc.

III. — L'ÉDUCATION MORALE PAR LE CLAN CHEZ LES PEAUX-ROUGES

Que le clan ait été la première forme sociale, celle qui a directement succédé à l'anarchie de la horde animale, il n'est guère possible de le contester; mais, aujourd'hui, après avoir fait la première éducation du genre humain, le régime du clan a presque disparu. Seuls, les Australiens, qui ont pu vivre des milliers et des milliers d'années, loin et en dehors des grands centres civilisateurs, ont gardé jusqu'à nos jours ce premier type de société, qui a été celui de l'enfance du genre humain. Nous avons vu précédemment dans quel sens ce régime du clan avait modifié la mentalité de l'homme en Australie. Un autre fait de genèse morale du même genre nous est fourni, dans l'Amérique septentrionale, par le clan peau-rouge. Je parlerai de ce clan, comme s'il existait encore; mais aujourd'hui, il a presque disparu, comme la race dont il avait constitué si longtemps le régime social.

Dans ce clan des Peaux-Rouges, comme dans le clan australien, les lois écrites des civilisés sont remplacées par des coutumes obligatoires, plus impératives que des lois et à l'observance desquelles tout le monde veille; car elles règlent tout ce qui a intéressé la communauté. Dans le clan des Peaux-Rouges, la solidarité est extrême; ils disent et pensent qu'entre membres d'un même clan, tout doit être commun, et ils conforment leur conduite, à cette maxime. Les *cabanes* (car l'habitation du clan est commune), s'entr'aident avec la plus extrême libéralité et

partagent au besoin leur dernier morceau¹ ; la plus large hospitalité est à la fois de devoir et de droit. C'est même une conviction chez eux innée, que tout est à tous. Écoutons à ce sujet Charlevoix : « *Le mien et le tien*, ces paroles froides, comme dit saint Jean Chrysostome, ne sont point encore connues des sauvages. Le soin, qu'ils prennent des orphelins, des veuves et des infirmes ; l'hospitalité, qu'ils exercent d'une manière si admirable, ne sont pour eux qu'une suite de la persuasion où ils sont que tout doit être commun entre les hommes² ». Le témoignage de Lafitau confirme celui de Charlevoix : « En temps de chasse, dit-il, si un clan peau-rouge bien pourvu rencontre une *cabane* (un autre clan) moins heureuse, les membres du premier groupe partagent avec l'autre sans attendre qu'on le leur demande³. » Lahontan abonde dans le même sens : « Les sauvages, dit-il, ne connaissent ni le tien ni le mien ; car on peut dire que ce qui est à l'un est à l'autre. Lorsqu'un sauvage n'a pas réussi à la chasse au castor, ses confrères le secourent sans en être priés. Si son fusil crève ou se casse, chacun d'eux s'empresse de lui en offrir un autre. Si ses enfants sont pris ou tués par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Il n'y a que ceux qui sont chrétiens et qui demeurent aux portes des villes chez qui l'argent soit en usage. Les autres ne veulent ni le manier ni même le voir. Ils l'appellent « le serpent des Français »... « Ils trouvent étrange que les uns aient plus de biens que les autres et que ceux qui en ont le plus soient estimés davantage que ceux qui en ont le moins... Ils ne se querellent, ni ne se battent, ni ne se volent et ne médisent jamais les uns des autres⁴. »

1. Lafitau, *Mœurs des sauvages*, t. II, p. 90.

2. Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle France* (journal d'un voyage) t. VI, p. 16.

3. Lafitau, *Mœurs des sauvages*, t. III, p. 82.

4. *Voyage de Lahontan*, t. II, pp. 105-106.

De nos jours même, les derniers clans observés avaient encore gardé ces sentiments de solidarité étroite. Les Omahas et les Ponkas n'abandonnaient jamais les gens âgés ou infirmes, comme le font tant de sauvages qui ne vivent plus en régime de clan. Les Navajos du Nouveau-Mexique avaient même un asile public, confié à des agents spéciaux des deux sexes et ouvert aux malades, aux orphelins¹.

Ces sentiments d'altruisme, ces habitudes communautaires ont souvent valu aux Peaux-Rouges d'être taxés d'ingratitude par les Européens, chez qui la pratique et les abus invétérés de la propriété individuelle ont presque entièrement aboli les vertus sociales, qui sont le ciment du clan primitif. En effet, quand les forts ou les comptoirs des blancs donnaient des vivres à des Peaux-Rouges dans le besoin, ceux-ci acceptaient tout simplement et sans témoigner aucun sentiment de reconnaissance : ils acceptaient, comme ils auraient donné, trouvant la chose naturelle².

Mais la morale du clan peau-rouge ne se préoccupait pas seulement des besoins matériels. Dans la petite société du clan égalitaire, communautaire et presque anarchique, l'opinion publique exigeait la rigoureuse pratique du talion, sans lequel la sécurité générale eût été constamment menacée. Chacun avait le devoir étroit de venger ses propres injures et ne pouvait s'en exempter sans encourir le blâme et la honte³.

Mais, dans l'intérieur du clan, les violences étaient rares, du moins avant que les blancs n'eussent introduit chez les Indiens l'usage des boissons spiritueuses. Les querelles étaient alors exceptionnelles et le meurtre à peu près inconnu. S'en commettait-il un ? alors, en vertu même de la coutume du talion, il entraînait ordinaire-

1. O. Dorsey, *Omaha Sociology* (Smithsonian Institution, 1886).

2. Bancroft, *Native races*, t. I, p. 583.

3. Lafitau, *loc. cit.*

ment la mort, soit du meurtrier, s'il était membre du clan, soit celle d'un homme de son clan, s'il était étranger ; puisque la petite société du clan¹ était solidaire des actes de tous ses membres. Dans le cas où l'affaire s'arrangeait pacifiquement, au moyen de présents convenables, le meurtrier devait se soumettre à une sévère expiation, qui durait des années. Pendant tout ce temps de pénitence, il lui fallait aller pieds nus, ne jamais manger chaud, tenir ses mains accolées à son corps, ne pas se peigner. Durant les grandes chasses collectives, le coupable repentant ne pouvait dresser sa tente qu'à un quart de mille des autres tentes. Personne n'aurait voulu mangèr avec lui. En fait, il était excommunié ; aussi, l'entendait-on souvent, dans ses moments de désespoir, crier et se lamenter. A la fin de la période d'expiation, l'un des parents de la victime disait au coupable en entendant ses plaintes : « C'est assez, viens parmi nous. Chausse des mocassins et mets une bonne robe. »

Mais le clan, si solidaire, ne protégeait ses membres que s'ils en étaient dignes ; il se désintéressait, par exemple, de ce qui pouvait arriver à un querelleur d'habitude. Il tenait compte aussi des circonstances, notamment de la lâcheté du crime commis ; ainsi, le meurtre d'une femme, celui d'un enfant étaient tenus pour particulièrement coupables².

Pour éviter autant que possible les querelles intestines, la morale du clan peau-rouge prescrivait de ne jamais contredire personne, quoi qu'on pût entendre ; mais ce silence déférent n'impliquait nullement l'acquiescement à l'opinion exprimée. Quand les premiers missionnaires commencèrent à catéchiser les Indiens, ceux-ci les écoutèrent poliment d'abord, aussi longtemps qu'ils n'entreprirent point de leur démontrer

1. Catlin, *la Vie chez les Indiens*, p. 13.

2. O. Dorsey, *loc. cit.*, pp. 369-370.

l'absurdité de leurs croyances païennes ; mais, alors, ils leur reprochèrent amèrement leur manque de courtoisie¹. Puisqu'on avait, disaient-ils, tranquillement toléré les choses incroyables qu'ils avaient débitées, leur devoir était au moins d'agir de même.

Pour réfréner sans doute l'impulsivité habituelle aux primitifs de toute race, les clans peaux-rouges faisaient profession de tenir en haute estime surtout l'impassibilité stoïque, la maîtrise absolue de soi-même. Un homme n'obtenait quelque considération que s'il possédait ces qualités de caractère ; aussi s'était-on efforcé de les acquérir, et elles étaient devenues très communes. Ainsi, quand, après avoir erré plusieurs jours sans trouver le moindre aliment, un guerrier entré, exténué et affamé, dans une cabane, il s'y asseyait en silence, sans rien demander, et se retirait de même, si l'on ne devinait pas ses besoins². Au retour d'une expédition militaire, où, parfois, il avait perdu des fils, des parents, etc., un homme devait rentrer tranquillement dans sa cabane, s'asseoir près de sa femme et, avant de lui rien dire, attendre longtemps, plusieurs heures : enfin, et en quelques mots, négligemment, il lui donnait les nouvelles qu'elle attendait avec une extrême impatience³. Dans toutes les circonstances de la vie, même les plus critiques, un homme devait conserver ainsi les dehors de la plus parfaite tranquillité. Or, nous savons, que cette stoïque égalité d'âme, la plupart des Peaux-Rouges ne la perdaient pas, même au milieu des plus atroces tortures. D'ordinaire, le prisonnier, attaché sur un cadre ou à un poteau, entouré d'une foule hurlante d'hommes et de femmes qui, pour le torturer, rivalisaient d'ingénieuse cruauté, ne témoignait d'aucune faiblesse ; au contraire, il bravait tout le monde, rappelait avec orgueil à ses

1. Charlevoix, *Hist. Nouv. France*, Lafitau.

2. H. Murray, *Character of nations*, p. 293.

3. H. Murray, *loc. cit.*, p. 292.

bourreaux les noms de leurs parents et amis que jadis il avait tués; il les défiait de lui arracher même une plainte et entonnait tranquillement son chant de mort. Ordinairement, le supplice, que les tortionnaires faisaient durer autant que possible, des jours, parfois une semaine, consistait à brûler peu à peu et avec des tisons ardents tout le corps du patient, des pieds à la tête. Le point d'honneur du captif consistait à ne pas proférer une plainte; celui de ses bourreaux était d'inventer un supplice assez cruel pour lui arracher des cris. Parfois et à leur grande joie, ils y parvenaient; mais le cas était très rare. Ordinairement, les guerriers peaux-rouges réalisaient pratiquement l'héroïsme théorique des stoïciens; ils disaient et prouvaient à la douleur qu'elle n'était pas un mal¹. Qui peut le plus peut le moins; aussi, les Indiens supportaient-ils avec la plus parfaite placidité la mort naturelle. Ils en faisaient presque une fête, prononçaient eux-mêmes leur oraison funèbre, donnaient des conseils à leurs enfants, prenaient congé de tout le monde. A cette occasion, ils dépensaient dans un grand festin toutes les provisions de la « cabane », et, en retour, recevaient des présents de tous les assistants².

Cette admirable force de caractère, qui éclipse grandement celle des héros, souvent légendaires, de l'antiquité gréco-latine, était acquise, artificielle, due seulement à une extrême tension de la volonté; elle avait pour unique facteur l'éducation, une éducation individuelle et ancestrale; son seul soutien était le point d'honneur. C'est là certainement un des plus étonnants prodiges, que l'éducation, l'entraînement et l'exemple aient jamais accomplis.

Les femmes peaux-rouges, qui, elles, étaient moins que les hommes hantées par le souci de l'héroïsme et du décorum, montraient sans vergogne l'affection, qu'elles

1. Charlevoix, *loc. cit.*, t. V, p. 358, et *Lettres*, t. XVI, pp. 364-365.

2. Charlevoix, *loc. cit.*, t. VI, pp. 105-106.

ressentaient pour leurs enfants et leurs proches. Parfois, les hommes eux-mêmes se départaient de leur froideur conventionnelle; mais alors ils usaient, au préalable, au moins pour la forme et modérément, de boissons enivrantes; car leur opinion publique admettait qu'après avoir bu de l'eau de feu on ne pouvait plus observer les convenances. Un voyageur raconte, à ce sujet, qu'un jour un messager indien vint lui demander, au nom de sa tribu, un peu de rhum, grâce auquel on pourrait, disait-il, pleurer à l'aise un compagnon, que l'on venait de perdre¹. C'est que, dans le clan peau-rouge, il importait fort de gagner l'estime générale, d'où dépendaient le crédit, l'influence, les dignités, la gloire, et cela n'était possible qu'en se montrant partout et toujours supérieur aux événements².

Dans le reste du continent américain, on ne retrouve pas, du moins dans sa pureté primitive, le type du clan égalitaire, conservé chez les Peaux-Rouges. Presque partout, le régime de la tribu monarchique lui a succédé, que le chef soit élu ou qu'il gouverne par droit de naissance. J'ai dit ailleurs³ comment la pratique perpétuelle des guerres a fini, à peu près par toute la terre, par créer des chefs monarchiques, des nobles, etc., et a ainsi profondément altéré les mœurs et la moralité des primitifs. Néanmoins, nombre de tribus indiennes de l'Amérique du Sud avaient, quoiqu'en régime monarchique, conservé dans les rapports entre les membres du même clan l'urbanité, la sociabilité, l'honnêteté d'autrefois. Ainsi, entre eux, les Caraïbes sont d'une si rigoureuse probité que, si un objet quelconque vient à disparaître, ils disent très naturellement: « Un chrétien a dû venir ici⁴. » Au dire de Charlevoix, les Indiens des tribus cannibales du Brésil, au milieu desquelles il avait passé une année, vivaient

1. Mackensie, *Travels*, etc., p. 150.

2. Charlevoix.

3. Ch. Letourneau, *l'Evolution politique*.

4. Tylor, *Civilisation primitive*, p. 34.

ensemble sans querelles et ils se secouraient mutuellement avec une générosité sans bornes. Comme celui des Peaux-Rouges, leur caractère aurait été de tout point admirable, si les rapports entre les diverses tribus n'avaient été très différents des relations entre compagnons de même clan et tribu¹. Wallace en dit autant des Indiens de l'Amérique du Sud et même des populations sauvages de l'Orient : « J'ai, rapporte-t-il, vécu dans l'Amérique méridionale et en Orient au milieu de groupes communautaires, où l'opinion publique du village tient lieu des lois et des tribunaux. Chaque homme y respecte scrupuleusement les droits de ses compagnons et il ne se produit que peu ou point d'infractions à ces droits. Dans ces sociétés communautaires règne une égalité presque parfaite. Point de ces disparates entre l'instruction et l'ignorance, la richesse et la pauvreté, le maître et le serviteur, comme en produit notre civilisation. On n'y voit point non plus cette extrême division du travail, qui, sans doute, produit la richesse, mais aussi des conflits d'intérêts. On n'y voit pas davantage cette âpre compétition pour l'existence et la fortune, que provoque inévitablement la densité de nos populations civilisées. Rien ne pousse donc aux grands crimes et les petits délits sont réprimés en partie par l'opinion publique, mais surtout ils sont prévenus par ce naturel sentiment de justice et aussi du droit du voisin, qui semble en quelque sorte naturel à toutes les races humaines². »

Sur ce dernier point, Wallace se trompe ; le sentiment du juste n'est inné chez l'homme qu'après une longue éducation sociale, et c'est précisément le régime du clan primitif, qui l'a plus ou moins profondément implanté dans la mentalité humaine.

Quelques autres exemples de clans familiaux, égalitaires et communautaires ont encore été observés dans

1. Charlevoix, *loc. cit.*, V, p. 391 ; VI, pp. 11-12. — Lafitau, I, pp. 105-106, 485.

2. Wallace, *Malay Archipelago*, t. II, p. 282.

d'autres races mongoloïdes. Nous les retrouverons, par exemple, chez les Esquimaux du Groënland, dont je parlerai bientôt. En ce moment, je me borne à mentionner, en passant, quelques traits propres à bien mettre en relief la sociabilité, qui régnait dans ces petites sociétés groënlandaises, où le droit de propriété individuelle était réduit au *minimum*, où tous les intérêts particuliers étaient primés par celui du clan. Jamais ni gros mots ni querelles : l'opinion publique les interdisait rigoureusement ; même on ne répondait pas, on ne devait pas répliquer à une interpellation trop aigre¹. Egède avait déjà observé qu'entre les Esquimaux il n'arrivait jamais qu'on échangeât des paroles offensantes, encore moins des coups. Dans ces clans esquimaux, la rudesse de l'homme primitif s'était donc singulièrement adoucie. Même cette amélioration est devenue un caractère héréditaire. Ainsi, dans les écoles, qui ont été fondées pour les Esquimaux de l'Alaska, la gentillesse, la docilité des enfants ont frappé le personnel enseignant. L'obéissance des petits Esquimaux est remarquable ; entre eux, ils sont déjà secourables et les plus grands protègent les plus petits. Nul besoin de jamais châtier les élèves, qui, en outre, sont singulièrement résistants et durs à la douleur. Ajoutons, que, chez les Esquimaux, la coutume de l'adoption, par pure bienveillance, est universelle².

Diverse sans doute est la trempe originelle des races. La continuité du régime du clan n'a pas réussi toujours à apaiser aussi complètement l'animalité primitive ; mais c'est dans ce sens que partout son influence s'est manifestée, aussi longtemps qu'il a eu le caractère d'une grande famille communautaire.

1. Rink, *Tales and traditions of the Eskimos*.

2. *Smithson. Instit. Report ethnol.*, 1887-1888.

IV. — LE CLAN PRIMITIF ET LA CIVILISATION

Où commence et où finit l'homme primitif ? C'est là une question à laquelle il n'est pas très aisé de répondre. C'est que, aussi loin que nous peuvent conduire, dans le passé du genre humain, les divers procédés d'investigation, ils ne nous mettent jamais en présence d'un type humain au-dessous duquel il n'y ait plus de place que pour l'animal. Depuis quelques années, nous possédons enfin des débris osseux, ayant appartenu à un primate intermédiaire, qui n'était plus un singe sans être encore un homme, au *Pithecanthropus erectus* du Dr Dubois ; mais du genre de vie, de la mentalité de cet ancêtre probable de notre espèce, nous ne savons absolument rien. De son côté, la préhistoire nous mène bien à l'origine de l'industrie humaine ; mais, sur la psychologie et la sociologie de l'homme à l'âge de la pierre taillée, elle est muette et, pour évoquer devant nous l'état mental et social des plus lointains ouvriers de la préhistoire, nous n'avons guère d'autre ressource que de les identifier avec les plus arriérés de nos préhistoriques contemporains. C'est ce que j'ai fait souvent dans d'autres ouvrages ; c'est ce qu'il me faut faire encore dans celui-ci.

Voulant, cette fois, soumettre à mon enquête surtout la psychologie comparée des races humaines, et plus spécialement les rapports entre l'état social et l'état mental, j'ai dû tout d'abord m'occuper de types humains n'ayant pas encore dépassé le premier stade social bien organisé, c'est-à-dire le régime du clan communautaire et familial ; mais cet âge du clan a eu certainement une durée énorme, cyclique, inégale d'ailleurs pour les diverses races. Qu'il ait relié les débuts de l'humanité à l'histoire, nous le voyons, puisque les Australiens ne l'ont pas encore dépassé et

que, d'autre part, les Hellènes protohistoriques s'en dégagèrent à peine. D'où nous pouvons conclure que, si simple en apparence que soit l'organisation du clan, elle comporte au fond de bien grandes différences; sans cela, des races si dissemblables n'auraient pu s'en accommoder.

Aujourd'hui, des survivances, soit réelles, soit traditionnelles, du clan s'observent encore un peu par toute la terre, sans même parler de celles que signalent la légende et l'histoire; mais les sociétés ayant pratiquement conservé le régime du clan sont rares et ne tarderont pas à disparaître. C'est surtout chez les Mélanésiens d'Australie et chez les Peaux-Rouges d'Amérique, que l'on a pu, encore de nos jours, étudier le clan *de visu*. Mais, comme nous l'avons vu, l'organisation du clan australien était beaucoup plus primitive que celle du clan peau-rouge; pourtant, on les peut mettre tous les deux en parallèle; car, dans l'un et dans l'autre, la solidarité était toujours très étroite et cette solidarité, que des milliers d'années avaient créée et consolidée dans les deux races, avait eu pour effet de modeler d'une certaine manière le cerveau des Indiens peaux-rouges et celui des Mélanésiens d'Australie, d'y implanter des penchants altruistes et une moralité étroite sans doute, mais solide, impérative, instructive.

Ces sentiments, ces instincts sociaux, qu'on ne trouve pas toujours aussi vivants durant les stades intellectuellement supérieurs de la civilisation, ne se ressentent et ne s'exercent, en Amérique et en Australie, qu'envers et entre les membres d'un même clan ou tout au plus d'un clan allié. Contre l'étranger, contre les clans rivaux et incommodes, tout était de bonne guerre et il n'y avait d'autre obligation morale que celle d'exterminer ces concurrents. Même au sein du clan, la grossièreté des mœurs était souvent trop grande. Néanmoins et tout compensé, force est bien de reconnaître que la vie du clan avec ses multiples devoirs avait singulière-

rement élevé le sens moral des primitifs et même créé chez les Peaux-Rouges un héroïsme spécial, qui n'a jamais été surpassé.

Or, on est autorisé à croire, que ce stade du clan a été universel, qu'il a eu une immense durée, que c'est en le traversant que les premiers anthropopithèques, dont nous descendons, sont vraiment devenus des hommes; qu'indépendamment des progrès moraux et sociaux, ils y ont réalisé de très précieuses créations ou acquisitions intellectuelles et industrielles, qui ont vraiment séparé l'homme de la bête. C'est sûrement durant le stade du clan, que l'homme en général a remplacé le langage animal des cris, des onomatopées, des gestes par une langue articulée, très simple, sans doute, puisque cet idiome primitif correspondait à une mentalité enfantine, mais n'en constituant pas moins un pas en avant d'une portée incalculable. C'est encore dans le clan primitif, que notre grossier ancêtre, le cousin germain du *pithecanthropus*, s'est essayé dans la spéculation intellectuelle; il l'a fait à la manière d'un enfant qu'il était et en se créant surtout des illusions animiques, sur lesquelles se sont édifiées plus tard les grandes religions. Il l'a fait encore en imaginant ces numérations primitives, dont l'indigence et la naïveté excitent aujourd'hui notre sourire, mais qui n'en ont pas moins servi de base indispensable aux sciences mathématiques. Enfin et surtout, il l'a fait en commençant à violenter la nature au moyen d'une industrie rudimentaire et en amorçant des innovations, base de toutes les civilisations futures : l'invention du feu, la fabrication des premières armes, des premiers engins de pêche ou de chasse, les premiers abris et habitations, les premières embarcations, etc., etc., toutes ces créations primitives, sans lesquelles l'espèce humaine ne se serait jamais élevée au-dessus des singes anthropoïdes; tout cela, au cours de longues périodes millénaires, est sorti du clan, premier laboratoire social et intellectuel.

Or, dans toute création, c'est à l'inventeur, à l'initiateur, que revient le plus clair du mérite. Etre grand, quand on est juché sur les épaules de ses devanciers, est relativement aisé. Nos sociétés, même très civilisées, doivent donc une grande somme de reconnaissance aux pauvres clans primitifs, qui ont commencé à dominer les milieux physiques, au lieu de les subir à la manière des bêtes, qui ont aussi implanté dans le cerveau humain des germes moraux et intellectuels, destinés à s'épanouir plus tard avec tant de luxuriance. En continuant notre enquête à travers le genre humain, nous verrons, comment les races, devenues supérieures, ont souvent développé, mais parfois atrophié, tous ces commencements de l'humanité primitive.
